

Le *Traité de matière médicale* de Dioscoride en Italie depuis la fin de l'Empire romain jusqu'aux débuts de l'école de Salerne. Essai de synthèse

L'ouvrage de Dioscoride (Anazarba, I^{er} siècle de notre ère)¹, le *Traité de matière médicale*², est considéré, et sans doute avec raison, comme le plus grand manuel de pharmacologie de l'Antiquité et du moyen âge³.

Sans doute déjà largement diffusé dans le monde romain antique d'époque impériale⁴, l'ouvrage continua de l'être par la suite dans le monde byzantin, et certainement plus que ce que l'on a pensé jusqu'ici⁵, comme

1. Sur Dioscoride, voir : M. WELLMANN, *Dioskurides*, dans *Realencyklopaedie der klassischen Altertumswissenschaft*, vol. 5, 1, Stuttgart, 1903, col. 1131-1142, qui reste la base, malgré des travaux plus récents, dont J.M. RIDDLE, *Dioscorides*, dans *Dictionary of Scientific Biography*, vol. 4, New-York, 1971, p. 119-123. Une révision de la biographie de Dioscoride serait toutefois nécessaire, sur base d'une étude renouvelée du texte, car celui-ci a été sollicité au-delà de ce qu'il contient réellement (pour des exemples de cet état de choses, voir, par exemple : J. SCARBOROUGH et V. NUTTON, *The Preface of Dioscorides' Materia Medica: Introduction, Translation and Commentary*, dans *Transactions and Studies of the College of Physicians of Philadelphia*, Series 5, vol. 4, 1982, Philadelphia, passim, ou RIDDLE, 1985, p. 1-2).
2. Édition du texte par WELLMANN. Il n'existe pas, actuellement de traduction moderne du traité ; il y a toutefois la traduction allemande de J. BERENDES, *Pedanius Dioskurides aus Anazarbos, Arzneimittellehre in fünf Büchern, übersetzt und mit Erklärungen versehen*, Stuttgart, 1902 (réimpression : Wiesbaden, 1970). Pour une étude technique du traité, voir : RIDDLE, 1985.
3. Dans ce sens, voir, par exemple : J. STANNARD, *P.A. Mattioli: Sixteenth Century Commentator on Dioscorides*, dans *Bibliographical Contributions*, 1 (= *University of Kansas Publications, Library Series*, 32), Lawrence, 1969, p. 61 : ...the « De materia medica » was the largest collection of drugs described in classical antiquity. Although other and larger collections were later described, it remained the most comprehensive collection in Europe until the Renaissance ...
4. Il n'existe pas actuellement d'histoire de la diffusion du traité de Dioscoride. Une première ébauche se trouve cependant dans RIDDLE, 1980, p. 4-13, mais elle est orientée essentiellement vers le latin et non vers le grec.
5. Dans la dernière édition du texte grec, celle de Wellmann, une trentaine de manuscrits apparaissent dans la *Praefatio* (= vol. 2, p. V-XXIV). Un nouvel inventaire des manuscrits du traité que j'ai établi, révèle un total de près de deux cents manuscrits ! Pour une étude d'une cinquantaine de ces manuscrits, ceux qui contiennent les deux traités de toxicologie indument attribués à Dioscoride, avec l'histoire du texte, voir : TOUWAIDE, *passim*, 1981.

le révèlent sans aucun doute possible les manuscrits grecs, avec, une diffusion plus importante, une extension plus large, un travail plus intense et une pénétration plus profonde dans le savoir médical antique⁶.

Par ailleurs, le texte fut traduit en arabe dès le IX^e siècle à Bagdad, par le syriaque Istafan ibn Basil, sous la direction de Hunayn ibn Ishaq, dans le cadre de l'activité sans cesse mieux connue actuellement de la Bayt al Hikmat⁷. Et ainsi, le texte fut répandu dans tout le monde arabe d'alors, y connaissant, d'ailleurs, de nouvelles traductions — parce qu'il y en eut plusieurs, au contraire de ce que l'on a cru pendant longtemps⁸ —, et rayonnant ainsi de façon non seulement large⁹, mais aussi profonde¹⁰.

Plus même, il y eut des échanges entre mondes byzantin et arabe, en dehors, bien sûr, de l'apport des manuscrits grecs nécessaires aux premières traductions à Bagdad. Tel fut le cas d'un manuscrit grec arrivé au X^e siècle à la cour de Cordoue, lors d'une ambassade envoyée par le *Basileus* à l'émir local, donnant lieu, par la suite, à une entreprise de révision de la traduction arabe de Dioscoride effectuée à Bagdad, révision réalisée notamment par Hasday ibn Shaprut¹¹.

Ou même, il y eut des retours d'influence de Bagdad vers Constantinople, et ce dès la première moitié du XI^e siècle¹².

6. Sur ce point, voir : TOUWAIDE, *passim*, 1981, avec l'histoire des deux traités de toxicologie attribués à Dioscoride, parallèle à celle du *Traité de matière médicale*.
7. Sur cette traduction, voir, par exemple : SADEK, p. 7-8. Sur l'activité de la Bayt al Hikmat, voir, par exemple, la récente synthèse de JACQUART-MICHEAU, p. 30-45.
8. Sur la question des diverses traductions arabes de Dioscoride, voir une synthèse dans SADEK, p. 7-19. Il est à noter que malgré cet ouvrage, et malgré aussi l'importante somme de travail de C.E. DUBLER, *La «Materia Medica» de Dioscorides. Transmissión medieval y renacentista*, 6 vol., Barcelone, 1953-1959, la question du Dioscoride arabe reste encore à étudier, un relevé exhaustif des manuscrits n'ayant pas été établi, ni, a fortiori, leur examen codicologique approfondi, la collation intégrale de leur texte ou l'établissement d'un *stemma codicum*, voire, dans le cas présent, un *stemma translationum*.
9. Les souscriptions des manuscrits arabes, de même que leur étude paléographique prouvent incontestablement que le texte arabe fut largement répandu, depuis l'Iran jusqu'à l'Espagne, sans oublier le Maghreb.
10. On en voudra pour preuve les travaux successifs d'intégration dans la langue, la pensée et la science arabe que furent les diverses traductions arabes du texte, qui ne se limitèrent donc pas à être chaque fois des réélaborations stylistiques. De plus le texte pénétra non seulement la culture arabe, mais aussi celles qui se développèrent aux marges de celle-ci, dont l'espagnole ; pour un cas précis, voir, par exemple : N.V. AMASUNO, *La materia medica de Dioscorides en el Lapidario de Alfonso X el sabio — Literatura y ciencia en la Castilla del siglo XIII (= Cuadernos Galileo de Historia de la Ciencia, 9)*, Madrid, 1987, où l'on voit l'influence du *Traité de matière médicale* de Dioscoride jusque dans l'Espagne latine du XIII^e siècle, à travers l'arabe.
11. Sur cet épisode plusieurs fois répété dans la bibliographie, voir, par exemple : J. VERNET, *Ce que la culture doit aux Arabes d'Espagne*, trad. de l'espagnol par G. MARTINEZ-GROZ, Paris, 1985, p. 81-85.
12. Sur ce point, voir A. TOUWAIDE, *Un manuscrit athonite du Περὶ ὄλης ἰατρικῆς de Dioscoride : l'Athous Megistis Lavras Ω 75*, dans *Scriptorium*, 45, 1991, p. 125-126.

L'Italie du Sud fut aussi, évidemment, une terre d'accueil de notre traité, comme le prouvent sans conteste d'aucuns des manuscrits qui en sont conservés.

Mais cette affirmation, fondamentalement juste, cache plus de questions qu'elle n'apporte de réponses, car les attributions des manuscrits sont délicates dans quelques cas, avec, parfois, des hésitations allant de l'Égypte et de l'ère syro-palestinienne à l'Italie du Sud – la question ne serait rien, s'il n'y avait, derrière elle, l'attribution de toute une activité d'étude, source de travaux ultérieurs, originaux et novateurs – ; car les activités ayant donné lieu à ces copies sont à peine soupçonnées à travers ces manuscrits eux-mêmes, n'étant ni affirmées, ni écrites explicitement, ni dans les manuscrits en question, ni par ailleurs ; car l'étude repose sur des faisceaux d'indices, souvent convergents il est vrai, mais la plupart du temps difficilement gagnés par une enquête interdisciplinaire impliquant codicologie, philologie, histoire des textes ou encore histoire de l'illustration et, qui plus est, dans des mondes différents, grec, latin et arabe ; car, enfin, les apports sont parfois difficilement perceptibles, avec les originalités peu mises en relief jusqu'ici¹³.

Dans la présente étude, nous nous proposons de retracer le cas du *Traité de matière médicale* de Dioscoride en Italie du Sud tel qu'on peut le percevoir à travers les manuscrits, grecs, latins et arabes. Pour ce faire, nous chercherons surtout à voir comment le texte fut étudié ; à partir de quelles sources, de quelle provenance ; avec quels objectifs et méthodes ou dans quels milieux, tentant ainsi de retracer tout le parcours de la pharmacologie entre la fin de l'Antiquité et les débuts de l'école de Salerne, dont on sait combien elle fut préoccupée de thérapeutique.

*

**

Avant d'examiner cette production italiote, avec ses diverses questions, il nous faut revenir sur la considération déjà brièvement émise, selon laquelle la diffusion du traité dans le monde antique et médiéval a sans aucun doute dépassé largement ce que l'on en pensait jusqu'à présent. La remarque est de taille, car elle permet d'élargir fortement le cadre de la discussion de la diffusion du *Traité de matière médicale* de Dioscoride dans le bassin méditerranéen, l'œuvre ayant connu une forte extension tant au point géographique qu'au point de vue quantitatif.

13. Une première synthèse sur la production des manuscrits médicaux grecs en Italie vient d'être tentée par IERACI-BIO.

Que le texte de Dioscoride fut connu dans la Rome impériale de la fin de l'Antiquité est hors de doute : il suffira de signaler les mentions et l'usage qu'en fit Galien (129-213/4 de notre ère)¹⁴, dans ses traités de pharmacologie¹⁵, connaissant le texte dans sa structure d'origine, en cinq livres thématiques¹⁶.

La question est de savoir si, de la fin de l'Antiquité au moyen âge, il y a eu ou non rupture. Le témoignage des manuscrits semble éclairant à cet égard.

En effet, le premier manuscrit d'origine vraisemblablement italienne que nous rencontrons est un palimpseste actuellement conservé à Naples, le *Neapolitanus latinus 2*¹⁷, sous l'écriture supérieure duquel se lisent, sur quelques feuillets, des bribes du texte de Dioscoride¹⁸. L'écriture originale semble remonter au V^e ou au VI^e siècle et présenterait le *Traité de matière médicale* dans un état du texte qui est attesté dans un autre manuscrit d'origine indiscutablement italienne, le *Scorialensis R III 3* sur lequel il nous faudra revenir par la suite¹⁹. Dès à présent cependant, il faut dire

14. Sur la question de la date de mort, traditionnellement située après 199, voir : V. NUTTON, *Galien in the Eyes of his Contemporaries*, dans *Bulletin of the History of Medicine*, 58, Baltimore, 1984, p. 323-324, qui a fait reculer cette date au-delà de 213/14.
15. Voir essentiellement les traités *De simplicium medicamentorum temperamentis et facultatibus* (= vol. 11, p. 379 - vol. 12, p. 377 éd. KUHN); *De compositione medicamentorum per genera* (= vol. 13, p. 362-1058 éd. KUHN); *De antidotis* (= vol. 14, p. 1-209, éd. KUHN). Pour les citations relatives à la pharmacologie, voir : C. FABRICIUS, *Galens Exzerpte aus älteren Pharmakologen* (= *Ars Medica*, II. Abteilung, Bd 2), Berlin et New-York, 1972, p. 203.
16. Outre que Galien déclare explicitement que Dioscoride a analysé la matière médicale en cinq livres (voir, par exemple : *De antidotis*, 1, 12 [= vol. 14, p. 61, l. 16, éd. KUHN], ce qui prouve qu'il a connu une recension avec le texte ainsi divisé, l'examen d'une question que Galien dit être fait au livre I de l'ouvrage (voir : *De compositione medicamentorum per genera*, 7, 1 [= vol. 13, p. 1041, l. 13, éd. KUHN], où il est dit que le *gleukinos* est traité dans le premier livre), s'y trouve effectivement (voir Dioscoride, *De materia medica*, 1, 57 [= vol. 1, p. 53, l. 1-9, éd. WELLMANN], du moins dans la recension d'origine, ne l'étant pas dans l'herbier alphabétique (voir l'index des chapitres du *Neapolitanus latinus 2* étudié ci-dessous dans ANICHINI, p. 86-87 et, plus récemment, dans *Dioscurides neapolitanus*, p. 20-35) où ce chapitre a disparu, puisque seuls ont été repris les chapitres traitant de plantes, figurant, par contre, dans la recension alphabétique en cinq livres, mais au 3^e livre (voir, par exemple, la table de l'*Athous, Megistis Lavras* Ω 75, qui présente cette recension, dans : CHRISTODOULOU, p. 176); de toute façon, cette recension est sans aucun doute postérieure à l'époque de Galien, remontant sans doute à un moment à situer entre le VI^e siècle et le milieu du IX^e (sur ce point, voir : TOUWAIDE, 1983, p. 17-18 et le tableau p. 19).
17. Sur ce manuscrit, voir en dernier lieu : CAVALLO, 1977, p. 112-113, avec la bibliographie antérieure.
18. Le texte contenu est celui des chapitres 92, 93, 96 et 97 du livre III (voir WELLMANN, vol. 2, p. XII).
19. Sur ce manuscrit, voir ci-dessous, p. 295-298. C'est à WELLMANN, *Ibidem*, que revient cette identification de la recension du texte contenu dans le *Neapolitanus*. Toutefois, dans l'apparat *ad locum* (vol. 2, p. 106-109), il n'apparaît rien qui confirme ce fait. Sur cette recension, qui n'est déjà plus celle d'origine, voir : IDEM, *Ibidem*, p. XI-XII. Sans doute faut-il prendre avec la plus grande prudence les affirmations de M. Wellmann quant à cet état de texte (dans le même sens, voir : BONNER, p. 160-168), car, pour les deux traités de toxicologie attribués à

que le texte de ce manuscrit, hautement composite, doit sans doute être décomposé en diverses strates, dont la première sans doute est celle visée ici.

Or, cette strate du *Scorialensis* partagée avec le *Neapolitanus latinus 2*, semble se retrouver aussi dans un papyrus du texte de Dioscoride, le numéro 3 de la collection de l'Université du Michigan, à Ann Arbor, attribuable sinon à Alexandrie même, du moins à l'Égypte, et aux années 150-190 de notre ère, en raison d'une note portée au revers²⁰. Et, comme a tenté de le montrer C. Bonner, ce texte diffère sensiblement de celui estimé par le dernier éditeur de Dioscoride, M. Wellmann, comme l'original, s'écartant de celui-ci en plus d'un point, et parfois de façon à présenter un texte meilleur. De telle sorte que l'on peut penser que le texte considéré actuellement et à la suite de M. Wellmann comme l'original de Dioscoride est, en fait, une forme de celui-ci, pas nécessairement la meilleure, qui a été privilégiée dès l'Antiquité, soit, peut-être, déjà une édition antique, destinée, *in illo tempore*, à donner une forme canonique du texte et à évincer les autres.

Le point qui intéressera plus notre propos à ce stade de l'enquête est que, à travers cette parenté entre, d'une part, nos deux manuscrits italiens et, d'autre part, le papyrus égyptien, nous touchons un état de texte de Dioscoride qui fut sans doute diffusé dans tout le monde méditerranéen, depuis Alexandrie jusqu'à l'Italie, puisque, à cette époque, il n'est pas encore nécessaire de postuler un apport de l'Égypte et du Proche-Orient vers l'Italie, comme ce sera le cas plus tard. Et sans doute ce texte se répandit-il très tôt, comme le papyrus invite à le penser.

Soit donc une première image du texte de Dioscoride en Italie et dans la Méditerranée, unitaire, qui correspond à la *pax romana* d'alors.

En outre, notre palimpseste, qui est le plus ancien témoin actuellement connu du texte de Dioscoride en Italie, donne à penser que la présence du texte en Occident ne s'interrompt pas avec la disparition de la *pax* des siècles antérieurs et la période difficile des invasions, puis de la chute de l'empire, car, quel que soit le siècle du *Neapolitanus latinus 2*, V^e ou VI^e, il fut produit dans une Italie à tout le moins troublée, qui, après 476 et la déposition de Romulus Augustule par Odoacre et ses Hérules, n'était plus aux mains ni des romains, ni des byzantins, exception faite de la

Dioscoride au moins, où l'on retrouve un état de texte propre au *Scorialensis* en question, les conclusions de l'étude divergent sensiblement de celle de l'éditeur allemand (voir : TOUWAIDE, 1981, vol. 2, p. 341-354). Toute la question est, évidemment, de savoir si l'on peut extrapoler au texte authentique de Dioscoride les conclusions valables pour les deux seuls traités inauthentiques de toxicologie. Or, jusqu'à preuve du contraire, la réponse, dans l'état actuel des travaux, est affirmative.

20. Voir BONNER, p. 145 pour cette datation.

parenthèse justinienne, de 535 — avec le débarquement de Bélisaire en Sicile — à 568 — avec l'arrivée des Lombards.

Et peut-être peut-on suggérer que cette continuité du texte grec de Dioscoride en Italie au-delà des circonstances perturbées que connaissait alors la péninsule, continuité sans doute naturelle tant que le monde romain faisait partie de l'empire, résulta-t-elle du relais culturel assuré par les Goths, dans la Ravenne fortement hellénisée de Théodoric (ca 455-526), où, comme on le sait, la médecine grecque fut loin d'être absente, donnant notamment lieu à nombre de traductions latines²¹. Quoique l'on ait proposé aussi une origine romaine pour ce premier manuscrit italien de Dioscoride²².

Quoi qu'il en soit de ce point, au VI^e siècle, semble-t-il²³, une traduction latine de notre traité fut établie, au départ d'une version du texte grec qui ne fut pas sans points communs avec celle attestée par le *Scorialensis* R III 3 et le papyrus Michigan, tout en présentant d'ailleurs un nombre déjà important de correspondances avec des particularités plus spécifiques du manuscrit de l'Escorial²⁴. Toutes choses qui confirmeraient donc l'idée d'un premier état de texte de Dioscoride qui fut répandu dans toute la Méditerranée, avec, cependant, une évolution locale spécifique, dont témoignent les accords entre le *Scorialensis* et la traduction latine. Évolution locale spécifique résultant bel et bien de la continuité que nous avons déjà cru pouvoir discerner ci-dessus.

On a longtemps hésité sur la localisation de cette traduction, qui n'est pas signée, n'étant pas non plus attribuée explicitement à quelque école ou même à quelque lieu : on a d'abord pensé à l'Italie gothique²⁵, pour passer ensuite à l'Afrique du Nord²⁶ et revenir actuellement à l'Italie — et sans

21. Sur la question des traductions latines de textes médicaux grecs à Ravenne, voir, par exemple : I. MAZZINI, *Caratteri comuni a tutto l'Ippocrate latino tardo-antico e conseguenti considerazioni sul alcuni emendamenti al testo*, dans *I testi di medicina*, p. 68-69. On dispose là d'une étude linguistique de quelques-unes de ces traductions établies à Ravenne, étude dont les résultats pourraient être appliqués à la traduction de Dioscoride, fournissant ainsi éventuellement un critère pour la localisation de cette traduction. Plus récemment : I. MAZZINI et N. PALMIERI, *L'école médicale de Ravenne. Programmes et méthodes d'enseignement, langue, hommes*, dans *Les écoles médicales à Rome. Actes du 2^e Colloque international sur les textes médicaux latins antiques*, Lausanne, septembre 1986. Éd. P. MUDRY et J. PIGEAUD (= Université de Lausanne, *Publications de la Faculté des Lettres*, XXXIII), Genève, 1991, p. 285-310.

22. Sur ce point, voir : CAVALLO, 1982, p. 500.

23. Sur cette traduction, avec la bibliographie antérieure, voir : RIDDLE, 1980, p. 20-23, avec la datation, les manuscrits et la localisation. Pour les éditions du texte de cette traduction, voir : *Bibliographie des textes médicaux latins — Antiquité et haut moyen âge*, sous la direction de G. SABBAGH, P.-P. CORSETTI et K.D. FISCHER (= *Centre Jean Palerne, Mémoires*, 6), Saint-Étienne, 1987, p. 71-72.

24. Sur ce point, voir : WELLMANN, vol. 2, p. XXI-XXII ; BONNER, p. 166.

25. Voir : V. ROSE, *Anecdota graeca et graecolatina*, vol. 2, Berlin, 1870 (réimpression : Amsterdam, 1963), p. 115.

26. Voir : M. SCHANZ, *Geschichte der römischen Litteratur bis zum Gesetzgebungswerk des Kaisers Justinian* (= *Handbuch der klassischen Altertumswissenschaft*, 8 : *Geschichte der römischen Litteratur*, 4^e partie : *Die römische Litteratur von Constantin bis zum Gesetzgebungswerk des Kaisers Justinian*, 2^e vol., *Die Litteratur des fünften und sechsten Jahrhunderts*), Munich, 1920, p. 296-298.



Fig. 1. Le Neapolitanus ex Vindobonensis græcus I, de la fin du IV^e ou du début du VII^e siècle, manuscrit d'Italie du Sud contenant le Traité de matière médicale de Dioscoride.

doute avec plus de probabilité²⁷. Dans ce cas, une fois encore, on ne peut s'empêcher de songer au milieu de Ravenne, dont nous vous avons déjà souligné le rôle dans le mouvement de traduction des traités médicaux du grec vers le latin durant le VI^e siècle²⁸.

Vers la même époque, Cassiodore (ca 480-ca 575) souhaite que les moines du monastère du *Vivarium* qu'il avait créé en Calabre, près de Squillace, pratiquent l'œuvre de Dioscoride²⁹. On ne sait pas si ceci visait le *Traité de matière médicale*, comme d'aucuns le considèrent, ou, comme on l'a suggéré depuis un certain temps déjà et soutenu encore récemment³⁰, un traité latin abusivement attribué à Dioscoride et rédigé au V^e ou au plus tard au début du VI^e siècle, et ce à partir du *Traité de matière médicale*, le *Ex herbis feminis*³¹.

Mais, quel que soit le texte visé par cette recommandation de Cassiodore, il y a toujours affirmation, indirecte il est vrai, de la présence du texte de Dioscoride en Italie.

En effet, s'il s'agit du *Traité de matière médicale* de Dioscoride, il y a sans doute allusion à la traduction latine que nous venons d'évoquer, dont la présence se trouve réaffirmée. Plus même, il y a là une explication possible de la persistance du texte en Italie, au-delà des divergences ethniques, culturelles et historiques : le caractère hautement utilitaire de l'œuvre, d'ailleurs voulu par son auteur³².

Si, par contre, il s'agit du traité pseudo-dioscoridéen, il y a de nouveau un renvoi à l'ouvrage original de Dioscoride, car le traité latin fut composé à partir du texte grec de Dioscoride, étant fait de bribes de ce texte, traduites en latin³³. La question qui se pose est celle de la localisation de la rédaction de ce traité. On a émis l'hypothèse que ce fut dans l'Europe du Sud, Espagne méditerranéenne, côte méditerranéenne de la France ou, peut-être plus vraisemblablement, Italie du Sud³⁴. Dès lors, une fois encore, la présence du traité de Dioscoride se trouve confirmée, même si c'est pour donner lieu à une autre œuvre, latine.

Ainsi, le relais gothique, outre qu'il assura la continuité avec le monde antique, fut peut-être, comme l'empire romain antérieur, quoique à un

27. Voir, par exemple : COTURRI, p. 378.

28. Dans le même sens, voir, en dernier lieu : CAVALLO, 1990, p. 41.

29. *Insitutiones*, I, 31 (= p. 78-79, éd. R. MYNORS, Oxford, 1937) : ... *in primis habetis Herbarium Dioscoridis, qui herbas agrorum mirabili proprietate disseruit atque depinxit*. Ce passage a été fréquemment commenté, l'étant une dernière fois, dans l'état actuel des choses, par COTURRI, p. 378-379. Et toujours, on a considéré qu'il s'agissait d'une allusion à la traduction latine mentionnée ci-dessus du *Traité de matière médicale* de Dioscoride.

30. Voir, en dernier lieu, RIDDLE, 1980, p. 20-21 et 125-126, avec la bibliographie antérieure.

31. Sur cet ouvrage, voir : RIDDLE, 1981.

32. Sur ce point, voir la préface du texte (= vol. 1, p. 1-3 essentiellement, éd. WELLMANN).

33. Sur ce point, voir : RIDDLE, 1981, avec le tableau des p. 73-81 où les différents chapitres du texte sont repris, avec leur correspondant dans le traité de Dioscoride.

34. Voir : ID., *Ibidem*, p. 54 et 56.

moindre niveau, un facteur d'universalisme, le texte de Dioscoride ayant peut-être été diffusé dans toute la péninsule gothique, depuis Ravenne, éventuel centre de production du *Neapolitanus latinus* 2 et de la traduction latine du *Traité de matière médicale*, jusqu'au *Vivarium* de Cassiodore, en Calabre, où le manuel de Dioscoride fut sans doute lu, tel quel ou à travers un des traités ultérieurs auxquels il a donné lieu.

À une époque suivante appartient le Dioscoride de Naples, le *Neapolitanus ex Vindobonensis graecus* 1³⁵, peut-être effectué durant le règne d'Héraclius³⁶, c'est-à-dire entre les années 610 et 641. Son origine italienne semble ne pas faire de doute³⁷. C'est un proche-parent du célèbre *Codex Constantinopolitanus*³⁸, le *Vindobonensis medicus graecus* 1, des débuts de 512, dont l'origine constantino-politaine est assurée³⁹.

Dans ce *Neapolitanus*, le texte se présente sous la forme de l'herbier dérivé de la recension alphabétique intégrale⁴⁰, recension qui n'est plus connue que par des manuscrits récents, tous copiés au XV^e siècle dans le *scriptorium* crétois bien connu de Michel Apostolès⁴¹, mais qui exista sans doute antérieurement, car, comme l'ont montré les travaux de M. Wellmann⁴², elle aurait déjà été utilisée au IV^e siècle de notre ère par Oribase de Pergame, le médecin de l'empereur Julien, pour la rédaction de son encyclopédie médicale⁴³. Cet herbier reprend tous les chapitres du

35. Sur ce manuscrit, voir principalement : G. PIERLEONI, *Catalogus codicum graecorum Bibliothecae Nationalis Neapolitanae*, vol. I (Ministero della Pubblica Istruzione. Indici e Cataloghi, Nuova Serie, 7), Rome, 1962, p. 3-7 ; ANICHINI. Une reproduction en fac-similé du manuscrit a été publiée : *Dioskurides — Codex Neapolitanus* (Napoli, Biblioteca Nazionale, Ms. ex Vindob. Gr. 1) (*Codices Mirabiles*, 2, *Codices Selecti*, 88), Rome et Graz, 1988, avec un commentaire (= Dioscurides neapolitanus).

36. Renseignement communiqué par G. Cavallo.

37. Sur ce point, voir en dernier lieu : CAVALLO, 1982, p. 502-503, suivi par IERACI-BIO, p. 164.

38. Voir : WELLMANN, vol. 2, p. XVI : ... CN (c'est-à-dire le *Constantinopolitanus*, notre *Vindobonensis* actuel, et le *Neapolitanus*) *tam similes sunt, ut dubitari nequeat quin ex eodem archetypo transcripti sunt*.

39. Sur ce manuscrit, qui a donné lieu à une abondante littérature, voir, en dernier lieu, le fac-similé de Vienne, avec son volume de commentaires : *Dioskurides — Codex Vindobonensis med. gr. I der Österreichischen Nationalbibliothek*, Facsimile (*Codices selecti phototypice impressi*, vol. 12), Graz, 1965-70 et *Dioskurides — Codex Vindobonensis med. gr. I der Österreichischen Nationalbibliothek* : H. GERSTINGER, *Kommentarband zu der Faksimileausgabe* (*Codices selecti phototypice impressi*, vol. 12*), Graz, 1970, avec la bibliographie antérieure.

40. Sur cette recension, voir : TOUWAIDE, 1983, p. 17.

41. Pour les manuscrits de cette recension, voir : ID., *Ibidem*, Nous préparons actuellement une étude sur cette recension et sa présence dans le *scriptorium* crétois de Michel Apostolès (sur cet atelier de copie, voir : M. WITTEK, *Manuscrits et codicologie*, 4. *Pour une étude du scriptorium de Michel Apostolès et consorts*, dans *Scriptorium*, 7, 1953, Bruxelles, p. 290-297 et ID., *Michel Apostolès et la survie des textes classiques*, Bruxelles (thèse dactylographiée), 1963.

42. Voir : M. WELLMANN, *Die Pflanzennamen des Dioskurides*, dans *Hermes*, 33, 1898, Berlin, p. 375.

43. Voir les livres XI et XII des *Collectiones medicae*, dans le titre desquels il est explicitement fait mention de Dioscoride (pour le texte de ces livres, voir : *Oribasii Collectionum medicarum reliquiae*, éd. J. RAEDER, vol. 2 [*Corpus medicorum graecorum*, vol. 6, 1, 2], Leipzig et Berlin, 1929 [réimpression : Amsterdam, 1964], p. 80-124 et 125-159 respectivement).

Traité de matière médicale traitant de plantes, rangés en ordre alphabétique comme dans la recension alphabétique intégrale, exactement comme le *Vindobonensis*. Recension sans doute orientale dès lors, puisque, d'une part, se situant dans le prolongement d'une précédente – l'alphabétique intégrale – attestée uniquement dans l'aire orientale de l'empire et, d'autre part, attestée par un autre manuscrit dont l'origine constantinopolitaine ne fait pas de doute.

Dans ces conditions, l'apparition en Italie d'un manuscrit présentant cet herbier alphabétique résulterait d'un apport depuis la capitale vers la périphérie. Le manuscrit napolitain est, en effet, à ce point semblable au *Codex Constantinopolitanus*, qu'il semble être, sans le moindre doute, la copie d'un même modèle⁴⁴. Ou à tout le moins d'un même proche-ancêtre. Dans ce cas, il faudrait supposer l'apport direct, depuis la capitale vers l'Italie du Sud, d'un manuscrit antérieur au *codex* viennois, c'est-à-dire antérieur à 512 de notre ère.

La question qui se pose alors est de savoir quand ce modèle du *Neapolitanus* serait parvenu en Italie : à la suite de la restauration justinienne en Italie, ou déjà avant ? Et surtout, où ce manuscrit est-il parvenu, donnant lieu à cette luxueuse copie qu'est le *Neapolitanus* ?

Première question, donc : quand ce modèle commun au *Vindobonensis* et au *Neapolitanus* arriva-t-il en Italie ? Si le *Neapolitanus* remonte bien à l'époque d'Héraclius, on ne peut s'empêcher de penser que son modèle dut apparaître dans la péninsule à la suite de la reconquête de celle-ci sur les Goths, sous Justinien (482, empereur à partir de 527, mort en 565)⁴⁵.

Mais on pourrait envisager aussi que le manuscrit qui a servi de modèle au *Codex Neapolitanus* fut un vestige d'une époque antérieure, remontant aux siècles antérieurs, VI^e, V^e, voire IV^e siècle, étant arrivé en Italie depuis l'Orient, éventuellement même lorsque l'Empire couvrait encore Occident et Orient. Dans ce cas, le manuscrit de Naples serait un lointain descendant d'un exemplaire des siècles antérieurs exhumé au VII^e siècle et reproduit alors.

Cette dernière hypothèse semble cependant moins probable que la précédente, en raison des ressemblances étroites entre le manuscrit napolitain et le viennois. En effet, pour expliquer cette proximité des deux manuscrits, deux possibilités s'offrent : soit le *Vindobonensis* et le *Neapolitanus* descendent de deux branches d'une même famille, deux branches dissociées très tôt, avec ultérieurement, à Constantinople et en Italie, reproduction du texte de cette famille de façon absolument fidèle au fil des générations, au point que de lointains descendants d'un commun ancêtre, le *Vindobonensis* et le

44. Sur ce point, voir ci-dessus, la note 38.

45. Dans le même sens voir : CAVALLO, 1982, p. 502-503.

Neapolitanus, aient pu se ressembler quasi comme des frères. Or, on sait combien c'est là une chose sinon peu possible, du moins peu probable. Soit, tout comme en Italie sous le règne d'Héraclius on aurait retrouvé un manuscrit antique que l'on aurait recopié, de la même façon, à Constantinople, on aurait repris vers 512 un manuscrit des siècles antérieurs qui fut alors reproduit, donnant ainsi naissance au *Vindobonensis*. Mais, il serait bien fortuit que, et à Constantinople et en Italie, des manuscrits d'une même famille et, qui plus est, fortement semblables furent retrouvés, donnant lieu à nos deux copies, dont nous avons déjà dit combien elles se ressemblent. Hypothèse dont on sent bien combien elle est irréaliste, et d'autant plus que, comme nous l'avons déjà dit, rapidement après sa rédaction, le texte de Dioscoride circula sans aucun doute dans plusieurs recensions⁴⁶. Il serait donc vraiment exceptionnel que, et dans la capitale et dans une province éloignée, on retrouvât à des époques ultérieures, des manuscrits attestant et le même état de texte et des formes extrêmement voisines de celui-ci !

Il est sans aucun doute plus vraisemblable que le manuscrit qui fut à l'origine du *Neapolitanus* fut un *codex* constantinopolitain proche du modèle du *Vindobonensis* et apporté en Italie du Sud, sans doute après la reconquête de Bélisaire et l'afflux d'échanges de toute nature qui s'ensuivit certainement. La question de la localisation du manuscrit apporte d'ailleurs quelque lumière sur ce point.

La seconde question que nous nous posions à propos du *Neapolitanus* consistait, en effet, à savoir où le manuscrit fut produit. Ici, l'aspect luxueux du manuscrit retiendra l'attention, car c'est bien de réel luxe qu'il s'agit, comme le prouvent tous les éléments matériels du manuscrit : grand format (297 × 140 mm), illustrations polychromes et, qui plus est, en grand nombre (pas moins de 403), ou encore mise en page aérée, avec une large part de l'espace réservée aux figures. Eu égard à cet aspect, on ne peut s'empêcher de songer à un milieu favorisé, à tout le moins intéressé par la culture grecque et en relation avec la capitale constantinopolitaine. Sans doute est-ce déjà dans cette ligne que l'on a proposé Rome et le milieu des fonctionnaires byzantins venus en Italie à la suite de la reconquête justinienne, ou à tout le moins un milieu de l'Italie centro-méridionale⁴⁷.

Pour séduisante et peut-être vraisemblable que soit cette localisation, elle peut cependant être concurrencée par une autre, car, à l'époque probable de copie du *Neapolitanus*, s'il est aussi un milieu italien à présenter les diverses caractéristiques que nous avons relevées dans le manuscrit, c'est bien Ravenne. Non plus la Ravenne gothique, mais la Ravenne de l'exarchat, où la cour manifestait une forte prédilection pour la culture grecque, et ce en une période où l'hellénisme se réduisait de plus en plus en Italie⁴⁸.

46. Voir ci-dessus, p. 279.

47. Voir : CAVALLO, 1982, p. 502-503.

48. Sur ce point, voir : CAVALLO, 1990, p. 41.

Cette éventuelle localisation du manuscrit peut éclairer la question du modèle, dont le point d'arrivée depuis Constantinople serait à localiser, selon une hypothèse, dans le milieu de Cassiodore, voire dans le *Vivarium* même⁴⁹. Mais l'attribution ravennate du *Neapolitanus* peut favoriser une autre idée, vu les relations sans aucun doute intenses entre l'exarchat et Constantinople. En effet, on peut proposer, pourquoi pas ?, un rapprochement entre, d'une part, la présence en Italie du modèle du *Neapolitanus* et, d'autre part, celle d'un manuscrit grec de Dioscoride à la cour cordouane d'Abd el Rahman, que nous avons évoquée ci-dessus⁵⁰ : d'une part, il y a cette extrême parenté entre le *Neapolitanus* et le *Constantinopolitanus*, plusieurs fois déjà soulignée ; d'autre part, il y a que le *Constantinopolitanus*, pour ne pas dire le Dioscoride alphabétique, semble lié de façon très étroite au palais impérial du moins jusqu'à 1204⁵¹ ; dès lors, pourquoi ne pourrait-on pas imaginer que ce qui s'est passé au X^e siècle sous Constantin VII Porphyrogénète (905, empereur à partir de 913-959), à savoir qu'un manuscrit de Dioscoride, sans aucun doute luxueux, fut envoyé au titre de cadeau à l'émir cordouan, se fit déjà trois siècles plutôt, du palais de Constantinople à l'exarchat de Ravenne, dont on sait combien il était important pour l'empire.

Il est à noter que ce modèle sans doute arrivé directement de Constantinople donc en Italie, présentait peut-être le texte en deux colonnes, à la mode ancienne des *papyri*, et non en pleine page, selon l'évolution du livre d'alors, avec le codex et le parchemin⁵². En effet, c'est dans cette disposition à deux colonnes que le manuscrit de Naples présente le texte de Dioscoride, au contraire du manuscrit viennois, qui, lui, donne le texte en pleine page. Par là, le manuscrit napolitain trahirait une attitude provinciale, de conservatisme, opposée à l'innovation constantinopolitaine du manuscrit viennois.

Mais peut-être aussi ce modèle constantinopolitain du *Neapolitanus* était-il déjà écrit en pleine page. Auquel cas, l'attitude du manuscrit napolitain serait encore plus conservatrice, refusant une disposition plus

49. Voir : CAVALLO, 1982, p. 502.

50. Voir ci-dessus, p. 276 et la note 11.

51. Sur ce point, on note, en effet, que les seuls exemplaires de cette version du texte de Dioscoride connus à ce jour qui furent produits avant 1204 furent de beaux manuscrits luxueux, attribuables à raison sans doute au *scriptorium* impérial (sur ce point, voir le cas du *Neo-Eboracensis*, dans : TOUWAIDE, 1985, p. 53 et note 78). En outre, le seul fait que ces manuscrits n'aient pas produit de copie avant 1204 milite aussi en faveur de cette liaison du Dioscoride alphabétique avec le Palais impérial, les manuscrits n'en étant sortis qu'à la suite de l'occupation latine de Constantinople à partir de 1204.

52. Sur cette question de la disposition en colonne et en plein-page, voir, par exemple : R. DEVREESSE, *Introduction à l'étude des manuscrits grecs*, Paris, 1954, p. 60-61. Sur la question du passage du *rouleau* au *codex*, voir, plus récemment et de façon générale : *Les débuts du codex. Actes de la journée d'étude organisée à Paris les 3 et 4 juillet 1985...* édités par A. BLANCHARD, (= *Bibliologia*, 9), Turnhout, 1989.

récente mais sans doute encore peu connue ou peu pratiquée en Italie, et lui préférant la mode ancienne.

Mais, à côté de ce conservatisme matériel, il y eut une attitude plus ouverte, par la réception d'une forme du texte du *Traité de matière médicale* qui était nouvelle ou, à tout le moins encore inconnue en Italie, l'herbier créé à partir de la recension alphabétique intégrale, alors que, jusque là, l'Italie ne connaissait, comme nous l'avons signalé ci-dessus⁵³, que la structure originale du texte de Dioscoride, dans laquelle les chapitres sont classés selon une séquence typique, non alphabétique⁵⁴. Et ici, le contact entre la métropole et une de ses colonies se révèle donc avoir été vivifiant pour cette colonie, permettant à celle-ci de disposer d'une forme plus récente du texte, plus facile d'emploi, plus pratique aussi.

Mais, une fois encore, le conservatisme refit son apparition : le texte fut fidèlement reproduit, ne donnant pas lieu aux réélaborations qu'il connut par la suite à Constantinople. Attitude de respect du texte, qui semble significative d'une minorité, ce qui, de nouveau, pourrait favoriser l'attribution du manuscrit au cercle hellénophile sans doute restreint de la Ravenne de l'exarchat. Jeu complexe de tendances, donc, avec une dualité entre, d'une part, conservatisme et, d'autre part, innovation. Mais en fait, les responsabilités de ces deux tendances ne reviennent probablement pas toutes deux à la province : si la première, le conservatisme, lui est sans doute due, la seconde, l'innovation, est peut-être plus le fait de la capitale, plus portée que sa province à la nouveauté et suscitant le changement dans la province, voire forçant celle-ci à l'innovation.

De la sorte, la continuité du texte de Dioscoride en Italie fut toujours assurée, mais sans doute de façon un peu artificielle, dans une minorité, grâce, probablement, à l'action de la métropole et de la reconquête de Justinien. Malgré la continuité, le fil se réduisit donc, devenant sans doute mince, voire ténu : ce n'est plus l'Italie gothique avec une large extension du texte, mais peut-être Rome ou la Ravenne de l'exarchat, en tout cas, un milieu hellénisé restreint, avec un manuscrit de luxe, directement importé de Constantinople et donnant lieu à une copie locale qui n'était sans doute plus un instrument de travail, comme cela semblait être le cas par le passé, mais un objet de collection. Mais, quoi qu'il en soit, il n'en reste pas moins qu'il y eut encore un certain attrait pour le texte de Dioscoride et son illustration, ce qui ne sera plus nécessairement le cas par la suite.

53. Voir ci-dessus, p. 278-280.

54. Sur la structure du texte du *Traité de matière médicale* dans la recension d'origine, voir : RIDDLE, 1985, *passim* et, pour un point de vue différent, mais peut-être complémentaire, en définitive : A. TOUWAIDE, *Le « Traité de matière médicale » de Dioscoride : pour une nouvelle lecture*, dans *Bulletin du Cercle Benelux d'Histoire de la Pharmacie*, 78, 1990, Destelbergen, p. 32-39.

En effet, le monde byzantin d'alors entra dans une période de turbulences : le dernier point d'ancrage officiel de la présence byzantine en Italie tomba — Ravenne est prise par les Lombards en 751 ; la capitale de l'empire entra à peu près en même temps dans les luttes iconoclastes, et ce pour un peu plus d'un siècle ; l'expansion musulmane ne cessait pas de faire tache d'huile, aux dépens des byzantins. Et, avec tous ces bouleversements historiques, des mouvements de personnes, aussi bien que de livres.

C'est ainsi que, pour les siècles suivants, nous disposons d'un manuscrit qui, sans doute à l'image de son époque, pose plus de problèmes qu'il n'offre de solutions : il s'agit du *Parisinus Bibliothecae nationalis, graecus* 2179, attribué, et sans doute à bon droit, au VIII^e siècle⁵⁵. La question essentielle à propos de ce manuscrit est celle de sa localisation : d'abord attribué à l'Égypte⁵⁶, il le fut ensuite à l'Italie du Sud⁵⁷ pour l'être actuellement au Proche-Orient ou, plus exactement, à l'ère égypto-palestinienne, et ce en raison de son écriture⁵⁸ !

Il est hors de doute que le texte de Dioscoride a été connu et sans doute aussi pratiqué en Égypte, probablement dans le milieu érudit du *Mouseion* et de l'école d'Alexandrie, comme l'indiquent les *papyri*, même rares, qui nous sont parvenus⁵⁹, et comme nous l'avons déjà remarqué⁶⁰. Peut-être aussi le texte de Dioscoride connu en Égypte fut-il illustré, comme celui de l'original, d'ailleurs, si du moins celui-ci le fut⁶¹. Les *papyri* Tebt.

55. Sur ce manuscrit, voir : GRABAR, p. 25 (avec la bibliographie antérieure) ; CAVALLO, 1977/2, p. 102-103, avec les notes 40-46 ; *Archéologie du livre médiéval*, Paris, 1987, p. 17, num. 5 ; IERACI-BIO, p. 164-165 et, dernièrement : *Byzance*, p. 345-346.

56. Dans ce sens, voir B. MONTEFAUCON, *Palaeographia Graeca, sive de ortu et progressu literarum Graecorum*, Paris, 1708, p. 256-259, suivi par : K. WEITZMANN, *The Greek Sources of Islamic Scientific Illustrations*, dans *Archaeologica Orientalia in Memoriam Ernst Herzfeld*, éd. G.C. MILES, New-York, 1952, p. 244-266 (repris dans : *Studies in Classical and Byzantine Manuscript Illumination*, éd. H.L. KESSLER, Chicago, 1971, p. 20-44, lequel est utilisé ici), p. 29, n. 31 ; RIDDLE, 1985, p. 193.

57. Dans ce sens, voir : K. WEITZMANN, *Die byzantinische Buchmalerei des 9. und 10. Jahrhunderts*, Berlin, 1935, p. 82 ; R. DEVRESSE, *Les manuscrits grecs de l'Italie méridionale (histoire, classement, paléographie)* (*Studi e Testi*, 183), Cité du Vatican, 1955, p. 30, note 4 ; *Byzance et la France médiévale — Manuscrits à peintures du II^e au XVI^e siècle*, Paris, 1958, p. 37 ; GRABAR, p. 25 ; IERACI-BIO, p. 164-165.

58. Dans ce sens, voir : CAVALLO, 1977/2, p. 102-103 et, récemment : *Byzance*, p. 345 ; M. VOGEL et V. GARDTHAUSEN, *Die griechischen Schreiber des Mittelalters und der Renaissance (Zentralblatt für Bibliothekswesen, Beiheft. 33)*, Leipzig, 1909 (réimpression : Hildesheim, 1966), p. 210, sub : *Ióannēs, ohne nähere Bestimmung, s. IX*, relèvent la signature du manuscrit par un dénommé *Ióannēs*, qui ne semble pas connu par ailleurs et qui ne permet pas, en tout cas, d'élucider la question de la localisation de la copie du manuscrit.

59. Pour un inventaire de ces *papyri*, voir MARGANNE, qui n'en recense que deux : num. 20 (= *P. Aberdeen*, 8 ; voir p. 8) et 116 (= *P. Michigan*, 3 ; voir p. 208-209) (sur ce dernier papyrus, voir ci-dessous, p. 279 et note 20).

60. Voir ci-dessus, p. 279.

61. Sur cette question, qu'il conviendrait de réexaminer, voir, en dernier lieu : RIDDLE, 1985, p. 177, qui affirme, arguments à l'appui, l'existence de cette illustration depuis l'original de Dioscoride. Des doutes ont déjà été exprimés par M. WELLMANN, *Kratevas*, dans *Abhandlungen der*

2. 679⁶², Tebt. Tait 39⁶³ et Johnson⁶⁴, avec leurs représentations de plantes, indiquent clairement, en effet, que des herbiers illustrés circulaient en Égypte dès le II^e siècle de notre ère au moins, et ce non seulement avec des dessins de plantes étudiées dans le texte de Dioscoride⁶⁵, mais aussi avec des dessins qui ne sont pas sans rappeler ceux présentés par les manuscrits grecs de Dioscoride⁶⁶.

En ce qui concerne le *Parisinus graecus* 2179, vraisemblablement copié, rappelons-le, au VIII^e siècle, la question serait plutôt de savoir jusque quand le texte grec de Dioscoride fut connu et pratiqué en Égypte et dans les zones proche-orientales de l'empire byzantin. Ou, en d'autres termes, s'il a survécu à la prise d'Alexandrie par les Arabes en 642 et à l'occupation de la région par ceux-ci.

Sur ce point, une première chose est de rencontrer la récente théorie selon laquelle des manuscrits byzantins tardifs auraient conservé bien au-delà de l'occupation de l'Égypte par les Arabes un style d'illustration égyptien nettement antérieur remontant aux *papyri* et représentant mieux que tous les autres celui de l'original de Dioscoride⁶⁷.

Les manuscrits en question sont le *Salmanticensis* 2659⁶⁸, effectué à la fin du XV^e siècle et attribué par nous au copiste Jean dit de Korôné⁶⁹, et deux autres *codices* parisiens, le *Parisinus graecus* 2182⁷⁰, signé par le copiste grec bien connu Dêmêtrios Tribolês et daté de 1482⁷¹, et sans doute effectué

königlichem Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen. Philologisch-historische Klasse, N.F., vol. 2, 1, Berlin, 1897, p. 24-25. En dernier lieu : G. OROFINO, *Dioskurides war gegen Pflanzenbilder*, dans *Die Waage*, 30, 1991, p. 144-149.

62. Sur ce papyrus, voir MARGANNE, p. 328-330, avec la bibliographie antérieure.

63. Sur ce papyrus, voir ID., *Ibidem*, p. 332-333.

64. M.-H. MARGANNE, *Les papyrus de médecine grecs d'Égypte*, dans *Dossiers Histoire et Archéologie*, 123, 1988, Paris, p. 31.

65. Voir, par exemple, le *Papyrus Johnson*, avec sa représentation de la plante *sumfuton*, étudiée par Dioscoride, IV, 10 (= vol. 2, p. 176, 1. 5-177, 1. 13, éd. WELLMANN).

66. Sur ce point nous nous permettons de renvoyer à l'étude que nous sommes occupé à effectuer, dont question ci-dessous, note 77.

67. Voir : RIDDLE, 1985, p. 191-205.

68. Sur ce manuscrit, voir : C. GRAUX et A. MARTIN, *Notices sommaires des manuscrits grecs d'Espagne et de Portugal*, Paris, 1892, p. 114-115. Un nouveau catalogue des manuscrits grecs de la Bibliothèque de l'Université de Salamanque est actuellement en préparation par la Directrice de la Bibliothèque, M^{me} Santander.

69. Sur ce point, voir : TOLWAIDE, 1981, vol. 1, p. 401 et vol. 3, p. 104, note 6. Sur ce copiste, voir, en dernier lieu : *Repertorium*, vol. 1A, p. 116, num. 203, avec la bibliographie antérieure. Les illustrations de ce manuscrit sont inédites à ce jour.

70. Sur ce manuscrit, voir : OMONI, vol. 2, 1898, p. 211. Les illustrations de ce manuscrit sont inédites à ce jour.

71. Pour une reproduction de cette signature, voir : H. OMONI, *Les manuscrits grecs datés des XV^e et XVI^e siècles de la Bibliothèque nationale et des autres bibliothèques de France*, dans *Revue des Bibliothèques*, 2, 1892, Paris, p. 23. Sur ce copiste, voir : *Repertorium*, vol. 1A, p. 73, num. 103 et vol. 2A, p. 69, num. 135, avec la bibliographie antérieure.

à Corfou⁷², et le *Parisinus graecus* 2183⁷³, attribuable aux années 1360 par ses filigranes⁷⁴ et au milieu constantinopolitain du Monastère de Saint-Jean le Précurseur, dans le quartier de la *Pétra*⁷⁵.

Un premier fait est que, de ces trois manuscrits, deux sont des copies du troisième : en effet, et le *Parisinus graecus* 2182 et le *Salmanticensis* 2659 sont des copies directes du *Parisinus graecus* 2183⁷⁶. Seul celui-ci doit donc être pris en considération ici.

Un second fait est que, d'un examen approfondi des figures de ce dernier manuscrit et de celles de tous les autres exemplaires illustrés du *Traité de matière médicale*, en ce-inclus les manuscrits ne présentant pas la même recension du texte que celle transmise par le *Parisinus* en question⁷⁷, examen qui a porté autant sur le répertoire des figures, que sur le dessin et la structure du dessin de chacune d'entre elles, leur palette chromatique ou les légendes qui les accompagnent, il résulte incontestablement que ce prétendu *style papyrologique égyptien* n'est rien d'autre que l'adaptation de figures conçues pour un type d'espace, la pleine page — figures attestées dans une forme déterminée du texte de Dioscoride, l'herbier alphabétique — un autre type d'espace, les marges — et ce dans une autre forme du texte, la recension byzantine —. Quoique ceci demanderait sans doute quelque explication supplémentaire, ce n'est cependant pas le lieu d'en débattre ici et nous considérons donc qu'il n'y a pas eu, dans l'illustration du *Traité de matière médicale* de Dioscoride, de survivance d'un style

72. Sur ce point, voir : TOUWAIDE, 1981, vol. 1, p. 73-74 et vol. 3, p. 73-74.

73. Sur ce manuscrit, voir : H. BORDIER, *Description des peintures et autres ornements dans les manuscrits grecs de la Bibliothèque Nationale*, Paris, 1883, p. 46, 269 ; OMONT, vol. 2, 1898, p. 211. Ces auteurs situent le manuscrit au XV^e siècle, suivis en cela par la plupart des chercheurs qui se sont intéressés à ce codex (voir, par exemple : WELLMANN, vol. 2, p. XII). En fait, les filigranes du manuscrit, donnés ci-après à la note 74, le situent incontestablement au XIV^e siècle. Pour des reproductions des illustrations de zoologie de ce manuscrit, voir : Z. KADAR, *Survivals of Greek Zoological Illuminations in Byzantine Manuscripts*, Budapest, 1978, pl. 102-111, où les f. 149 verso, 153 verso, 150 recto et 159 verso-153 recto sont présentées, mais comme extraits du *Parisinus graecus* 2179 (sic !).

74. Filigranes : tête de licorne 1 *sim.* 15775 (1354), C.M. BRIQUET, *Les Filigranes. Dictionnaire historique des marques de papier dès leur apparition vers 1282 jusqu'en 1600*, 4 vol., Paris (2^e édition), 1223 ; tête de licorne 2 = 5932 (vers 1370), V.A. MOSIN et S.M. TRALJIC, *Vodeni znakovi XIII. i XIV. vijeka*, 2 vol., Zagreb, 1957.

75. Sur ce point, voir : TOUWAIDE, 1981, vol. 1, p. 77 et vol. 3, p. 77 ; TOUWAIDE, 1985, p. 51-56. Sur le Monastère, voir : R. JANIN, *La géographie ecclésiastique de l'empire byzantin*. Première partie : *Le siège de Constantinople et le patriarcat œcuménique*, t. 3 (*Les églises et les monastères*), Paris, 1953, p. 435-443. Ce monastère fut le siège d'une bibliothèque et d'un atelier de copie sans doute déjà important ; voir : E.D. KAKOULIDI, *Ἡ βιβλιοθήκη τῆς μονῆς Προδρομῶν Πέτρας στήν Κωνσταντινούπολη*, dans *Ἑλληνικά*, 21, 1969, Thessalonique, p. 3-39.

76. Sur ce point, voir : TOUWAIDE, 1981, vol. 2, p. 323-327 pour le *Salmanticensis* et le *Parisinus* 2183 ; p. 335-339 pour le *Parisinus* 2182 et le 2183.

77. Pour une première présentation de cette étude que nous sommes occupé à effectuer, voir : A. TOUWAIDE, *Les manuscrits grecs illustrés du traité Περί ὕλης ἰατρικῆς de Dioscoride*, dans *Actes du XXX^e Congrès international d'histoire de la médecine, Düsseldorf, 31-VIII — 5-IX 1986*, Düsseldorf, 1988, p. 1148-1151.

égyptien de type papyrologique jusque dans des manuscrits des derniers siècles de l'empire byzantin.

En fait, même si nous n'en avons pas de preuve formelle, et certainement pas dans l'illustration, il est certain qu'il y aura eu continuité de la transmission du texte de Dioscoride dans les milieux hellénophones d'Égypte et des zones avoisinantes qui survécurent à l'invasion arabe. Mais il y eut certainement un changement : les communautés helléphones ayant subsisté durent sans aucun doute constituer des îlots dans un monde arabisé. Dès lors, leur production fut sans doute destinée à perpétuer une culture antérieure, et ce pour un milieu restreint, plus qu'à approfondir et faire fructifier cette culture, en vue d'une plus large communication.

Par ailleurs, même pour les communautés bilingues gréco-arabes qui ne durent pas manquer d'exister, le recours au texte grec de Dioscoride dut devenir rapidement caduque, car, comme nous l'avons signalé⁷⁸, l'ouvrage de Dioscoride fut disponible très tôt en traduction arabe, pouvant ainsi concurrencer le texte grec original.

Rien de tout cela n'interdit une origine égypto-palestinienne pour notre *Parisinus*, pas plus que cela ne favorise une telle origine, d'ailleurs. Quoique, dans l'hypothèse d'une origine proche-orientale, il resterait encore à expliquer comment au XIII^e siècle au moins le manuscrit arriva en Italie, pour y devenir le modèle d'un manuscrit qu'il nous faudra présenter par la suite, le *Venetus Marcianus graecus 273*⁷⁹. De plus, rien de ce que nous avons vu jusqu'ici n'explique les caractéristiques à la fois égypto-palestiniennes et italiennes du manuscrit.

Car il y a bel et bien un ensemble d'éléments italiens dans le *Parisinus*. Et on ne peut l'éluder : ainsi, à côté des éléments qui en ont déjà été relevés⁸⁰, nous soulignerons les ressemblances avec l'illustration du *Monacensis latinus 337*, un exemplaire de la traduction latine du texte de Dioscoride sans doute copié au X^e siècle, sur lequel nous reviendrons dans un instant⁸¹. Dans les deux manuscrits, en effet, apparaissent des figures de plantes avec des représentations de personnages, le tout composant des figures à fonction sans doute didactique : tel est le cas, par exemple, dans le *Parisinus*, de telle plante censée traiter des affections ophtalmiques, représentée avec, à côté d'elle, un homme portant une main sur un œil⁸² ;

78. Voir ci-dessus, p. 276 et notes 7-10.

79. Sur ce point, voir ci-dessous, p. 301-302 et notes 130-136.

80. Voir GRABAR, p. 25, qui, dans les illustrations avec personnages, compare les vêtements de ces personnages à ceux de manuscrits d'attribution italienne plus sûre ; par ailleurs, il rapproche le style général de l'illustration de celui d'un autre manuscrit d'origine italienne certaine.

81. Voir ci-dessous, p. 298-301 avec les notes 118-129.

82. Voir au f. 5 recto, angle supérieur externe dans le *Parisinus*. Cette illustration a été plusieurs fois reproduite, l'étant dans RIDDLE, 1985, p. 199, figure 15 et dans *Byzance*, p. 345. Dans le texte de Dioscoride, voir II, 183 (— vol. 1, p. 253, l. 3-12 éd. WELLMANN ; voir plus spécialement, l. 11 où il est question des fistules lacrymeuses).

ou, dans le *Monacensis*, de telle autre plante aux propriétés émétiques et purgatives, représentée avec, à côté, un homme subissant de tels effets⁸³. Ce rapprochement est d'autant plus significatif que ce type de figures n'apparaît dans aucun des manuscrits grecs du traité de Dioscoride⁸⁴, revêtant, de plus, dans nos deux manuscrits, une fonction sur laquelle nous reviendrons⁸⁵.

Devant cette dualité des aspects du *Parisinus*, un rapprochement, autant paléographique qu'iconologique, avec un autre manuscrit dont l'histoire est moins obscure, peut être éclairant. Le *Parisinus* 2179 est copié, en effet, dans le style de majuscule qualifié d'ogival incliné⁸⁶, tout comme un autre *Parisinus*, le *graecus* 923⁸⁷; en outre, tout comme ce dernier, notre *Parisinus* présente les figures non en pleine page, comme c'est le cas dans tous les manuscrits grecs de Dioscoride copiés jusque là dans les autres aires de l'empire, où l'illustration occupe toujours toute la largeur du feuillet⁸⁸, mais sur une part réduite de celle-ci, voire dans les marges⁸⁹.

83. Voir au f. 123 verso dans le *Monacensis*. Planche reproduite dans RIDDLE, 1985, p. 200, figure 16a. Dans le texte grec de Dioscoride, voir IV, 153 (vol. 2, p. 298, l. 3-300, l. 7 éd. WELLMANN; voir plus spécialement, p. 299, l. 6-7 où il est question des propriétés cathartiques de la plante, « par en haut et par en bas »).

84. Il y a bien quelques reproductions de plantes avec des personnages dans le Dioscoride de l'Athos (*Athous Megistis Lavras*, Ω 75; sur ce manuscrit, voir: S. LAURIOTES et S. EUSTRATIADES, *Catalogue of the Greek Manuscripts in the Library of the Lavra on Mount-Athos, with notices from other Libraries* [Harvard Theological Studies, 21], Cambridge, 1925, p. 343 et CHRISTODOULOU; pour des reproductions de ses illustrations, voir: S.M. PELEKANIDIS, P.K. CHRISTOS, Ch. MAUROPOULOS-TSIOMI, S.N. KADAS et A. KATSAROS, *Oi Θησαυροὶ τοῦ Ἁγίου Ὁρους*, 1^{ère} série, *Eikonoγραφημένα χειρόγραφα*, vol. 3, Athènes, 1979, fig. 147-165). Mais aucune de ces reproductions n'a la même valeur didactique que celles visées ici, constituant de petites scènes bucoliques, sans plus. Par ailleurs, dans ce manuscrit, il nous semble y avoir une influence arabe, comme nous l'avons indiqué ci-dessus, p. 276, note 12.

85. Sur ce point, voir ci-dessous, p. 295 et 300.

86. Voir: CAVALLO, 1977/2, p. 102-103, avec la reproduction d'un fragment de page à la pl. 17 (= p. 121). Pour une étude de cette majuscule ogivale inclinée, voir: ID., *Ibidem*.

87. Pour l'étude paléographique de ce manuscrit, voir: CAVALLO, 1977/2, p. 101-102 avec la bibliographie antérieure, et CAVALLO, 1982, p. 506-507.

88. Voir le *Vindobonensis* (sur ce manuscrit, voir ci-dessus, p. 283, note 39), le *Neapolitanus* (ici, la largeur de la page doit être considérée comme celle du papyrus, soit donc d'une colonne), ou même le *Neo-Eboracensis*, *Bibliothecae Pierpont Morgan*, M 652, déjà du X^e siècle (sur ce manuscrit, voir: SEYMOUR DE RICCI et J. WILSON, *Census of Medieval and Renaissance Manuscripts in the United States and Canada*, vol. 2, New-York, 1937, p. 1479; C. FAYE et W. BOND, *Supplement to the Census of Medieval and Renaissance Manuscripts in the United States and Canada*, New-York, 1962, p. 352; A. VAN BUREN, dans G. VIKAN, *Illuminated Greek Manuscripts from American Collections*, Princeton, 1973, p. 66-69. Une reproduction en fac-similé de ce manuscrit a été effectuée: *Pedanii Dioscuridis Anazarbei De materia Medica Libri VII. Accedunt Nicandri et Eutecnii Opuscula Medica. Codex Constantinopolitanus saeculo X exaratus et picturis illustratus, olim Manuelli Eugenicis, Caroli Rinuccini Florentini, Thomae Philippis Angli, nunc inter Thesaurus Pierpont Morgan Bibliothecae asservatus*, 2 vol., Paris, 1935).

89. Pour des reproductions de figures du *Parisinus graecus* 923, voir: CAVALLO, 1982, planches 459-463. Le système de l'illustration sur une part réduite de la largeur des feuillets apparaît plus tard dans les manuscrits grecs de Dioscoride: à la fin de l'*Athous*, du milieu du XI^e siècle environ (sur ce manuscrit, voir ci-dessus, note 84), — et encore, dans ce manuscrit, le fait

Or, le *Parisinus graecus* 923, présente lui aussi cette dualité d'aspect oriental et italien⁹⁰. Mais, dans le cas de ce *Parisinus*, on a pu expliquer le fait : il s'agirait d'un manuscrit copié en Italie à partir d'un modèle effectivement palestinien, apporté dans la péninsule par des moines grecs fuyant l'Orient et ses conflits, théologiques ou autres, pour arriver à Rome, s'y retrouvant même en tel nombre à Rome que l'on a pu parler de « Rome byzantine »⁹¹.

Peut-être y a-t-il là un schéma qui pourrait être appliqué à notre *Parisinus* aussi. Avec, dans ce cas, un modèle égypto-palestinien d'avant l'invasion arabe transféré par la suite dans la péninsule et reproduit dans celle-ci par un scribe et un miniaturiste local — pour autant qu'ils ne soient pas une seule et même personne —, laissant transparaître malgré lui

semble dû à un souci d'économie de la matière première, le parchemin, car il apparaît progressivement, sans être donc un système déjà régulier, codifié dirait-on — et puis dans les manuscrits à partir du XIV^e siècle, où l'illustration est alors strictement confinée dans les marges (sur cette question, voir : TOUWAIDE, 1985, p. 45-47), dont ceux signalés ci-dessus, p. 289-290, avec les notes 68-74). Il est à noter que le plus ancien exemplaire manuscrit du texte arabe de Dioscoride qui nous soit parvenu, le *Leidensis, Bibliothecae Universitatis, orientalis* 289, daté de 1083 de notre ère, présente aussi le système d'illustration sur une part de la largeur du feuillet (sur ce manuscrit, voir : SADEK ; pour des reproductions de ses illustrations, voir : IDEM, p. 126, 139-150, 156-157, 159, 161, 163, 165, 167-170, 172-174, 181, 183-184, 186-188, 190-193, 195-197, 200). Ceci, objectera-t-on, relancera toute la question de l'origine du *Parisinus*, indiquant une structure identique de l'espace destiné aux figures, et donc une origine commune, c'est-à-dire orientale. Il semble que ce ne soit cependant pas le cas : d'une part, en effet, le *Leidensis* est un manuscrit franchement iranien, donc très distant de la zone de notre *Parisinus*. De plus, ce manuscrit est copié sur papier, à une époque qui vivait alors les débuts de ce support, et l'on pourrait donc imaginer que ce support dut être utilisé avec parcimonie, justifiant cet espace réduit laissé à l'illustration. Enfin, le système de l'illustration sur toute la largeur du feuillet apparaît dans d'autres manuscrits du texte arabe de Dioscoride ultérieurs — et parfois même de beaucoup — à ce *Leidensis* (Istamboul, Süleymaniye Kütüphanesi, Ayasofia 3703, daté de 1224 de notre ère ; Topkapi Sarayı Müzesi, Ahmet III 2127, daté de 1229 de notre ère, et Ahmet III 2147, 1461 de notre ère ; Paris, Bibliothèque nationale, ara. 4947, après 1229 de notre ère), ce qui prouve bien que, même s'il y eut évolution dès le *Leidensis*, celle-ci ne fut pas généralisée, mais fut peut être localisée. Par ailleurs, les autres manuscrits illustrés du texte arabe de Dioscoride présentent un système mixte, dans lequel des figures occupent toute la largeur du feuillet et d'autres une partie seulement (Bankipore, Khuda Bakhsh Oriental Public Library, 91, peut-être du XII^e siècle ; Istamboul, Süleymaniye Kütüphanesi, Ayasofia 3702 et 3704 (tous d'époque inconnue) ; Londres, British Library, 336, 1334 de notre ère ; Oxford, Bodleian Library, or. d. 138, 1239 de notre ère ; Paris, Bibliothèque nationale, ara. 2850 (d'époque inconnue lui-aussi), avec, selon les cas, une plus grande part de figures en pleine page ou sur une part réduite. Il semble donc n'y avoir pas de système défini, mais surtout un souci d'économie du support, étant donné que certains manuscrits commencent avec le système sur toute la largeur, pour passer ensuite au second système (c'est le cas du manuscrit d'Oxford, par exemple). Enfin, dans un seul manuscrit (Bologne, Biblioteca Universitaria, 2954, daté de 1244 de notre ère), des figures sont dans les marges ; mais, de nouveau, il y a évolution à l'intérieur même du manuscrit, puisque des figures sont exécutées sur toute la largeur du feuillet, d'autres sur une partie de la largeur et d'aucunes, enfin, dans les marges. Pour des reproductions de pages de ces manuscrits, voir : D. BRANDENBURG, *Islamic Miniature Painting in Medical Manuscripts*, Bâle, 1982, *passim*.

90. Sur ce point, voir : CAVALLIO, 1982, p. 506-507.

91. Voir IDEM, *Ibidem*, p. 508.

son appartenance artistique à travers ses réalisations et empruntant au répertoire local des conceptions et motifs de la miniature.

L'hypothèse de cet intermédiaire éventuellement arrivé en milieu romain est encore renforcée par le fait que l'on trouve, comme nous le verrons par la suite⁹², une influence d'un état de texte comparable à celui du *Parisinus* 2179 dans le *Scorialensis* R III 3, plusieurs fois déjà rencontré⁹³. Et plus même : on serait tenté, comme on l'expliquera ci-dessous⁹⁴, de localiser ce *Scorialensis* dans la zone de rayonnement du *scriptorium* des X^e et XI^e siècle dit de Nil, soit une zone qui arrive jusqu'aux portes de Rome, avec Grottaferrata.

Il reste cependant que le *Parisinus* 2179 présente d'incontestables traits sans doute incompatibles avec Rome définis ci-dessous. Et, en tout cas, il fait preuve, vis-à-vis de son modèle, d'une attitude radicalement différente de celle que l'on observera dans le *Scorialensis*⁹⁵. Dès lors, si l'on ne veut pas attribuer le *Parisinus* à Rome en raison, de plus, de sa présence certaine en terre d'Otrante au XIII^e siècle⁹⁶, on notera qu'il est d'autres manuscrits présentant cette dualité de caractéristiques italiennes et proche-orientales, dont l'attribution en terre d'Otrante ou en Italie non romaine — nous n'osons pas dire provinciale — semble probable⁹⁷.

Et peut-être faut-il favoriser l'idée de cette origine non romaine du *Parisinus graecus* 2179, vu la qualité plutôt médiocre du parchemin et l'usage parcimonieux qui en est fait : en effet, les pages du manuscrit présentent souvent ces lisières caractéristiques des feuillets pris trop près des bords des peaux et les figures, d'abord exécutées sur une partie seulement de la largeur de la page, sont occasionnellement rejetées dans les marges, pour être finalement éliminées⁹⁸. On ne pourra pas expliquer cette disparition de l'illustration par l'absence de répertoire iconologique pour les matières médicales en question, car, dans d'autres manuscrits, ces mêmes matières médicales reçoivent une illustration⁹⁹. Il semble plutôt que, au fil de l'avancement de son travail, le copiste du *Parisinus* a dû épargner la surface,

92. Voir ci-dessous, p. 295-296.

93. Voir ci-dessus, p. 278-279, 280.

94. Voir ci-dessous, p. 297-298.

95. Voir ci-dessous, p. 296.

96. Sur ce point, voir ci-dessous, p. 302.

97. Voir : CAVALLO, 1982, p. 521-522.

98. Aux ff. 98 recto-100 verso, les figures sont situées dans les marges et, à partir du f. 142 verso, elles disparaissent.

99. Voir, par exemple, dans le *Neo-Eboracensis* déjà cité (voir note 88), ou dans tel manuscrit arabe de la traduction de Dioscoride, comme, par exemple, le *Stambulensis*, Süleymaniye Kütüphanesi, Ayasofia 3703 (sur ce manuscrit, voir : H. BUCHTHAL, *Early Islamic Miniatures from Baghdad*, dans *Journal of the Walters Art Gallery*, 5, 1942, Baltimore, p. 18-39 ; E.J. GRUBE, *Materialien zum Dioskurides Arabicus*, dans *Aus der Welt der Islamischen Kunst — Festschrift für Ernst Kühnel*, Berlin, 1959, p. 163-194).

pour être sûr d'arriver à copier le texte sur la quantité de support à sa disposition.

Toutes choses qui semblent trahir une production de parchemin faible — au point de devoir épargner au maximum — et de qualité sinon mauvaise, du moins médiocre — au point de prendre des feuillets jusque sur les bords des peaux. Soit donc une allure nettement « provinciale »¹⁰⁰.

Dès lors, si notre analyse du *Parisinus* est juste, il s'en dégage une image qui, pour être complexe, est cependant claire. Et révélatrice. En effet, il y aurait eu apport en Italie d'une version du texte de Dioscoride attestée au Proche-Orient, version qui s'imposa jusque dans sa particularité graphique, avec son style syro-palestinien perpétué en Italie. Mais, en fait, ceci révèle aussi ou une absence de tradition locale capable de concurrencer ce nouvel apport et de s'amalgamer à celui-ci, pour donner lieu à une nouvelle version, comme ce sera le cas dans le *Scorialensis*, ou une réception dans un milieu extrêmement fermé, celui de l'émigration. Mais sans doute faut-il choisir la première hypothèse, vu les éléments italiens décelés dans le *Parisinus*. Le sang nouveau ainsi apporté ne vivifia cependant pas le corps qu'il irriga, car, d'une part, faute de moyens techniques et économiques sans doute, le manuscrit ne put pas avoir l'ampleur qu'il aurait dû avoir, avec une illustration complète ; d'autre part, par faute sans doute de la compréhension réelle du texte, l'illustration qui subsista dut se faire démonstrative, se substituant en quelque sorte à la lecture du texte et devenant suffisante à elle seule. Tous signes d'un recul. Pas étonnant dès lors, que par la suite, au moins en terre d'Otrante, si du moins c'est d'elle qu'il s'agit, le fil de la continuité se rompit, n'étant renoué qu'au XIII^e siècle, mais sans doute artificiellement, pour des raisons sur lesquelles il nous faudra revenir¹⁰¹, probablement étrangères au texte lui-même et à l'intérêt qui lui était porté.

À une époque sans doute voisine, eut lieu l'activité d'étude du texte de Dioscoride dont nous relevons des traces à travers le *Scorialensis* R III 3, de la première moitié du XI^e siècle, déjà rencontré à plusieurs reprises¹⁰². Mais cette activité ne se situa plus sur le flanc Adriatique de l'Italie — pour autant, bien sûr, que jusque là nous fûmes sur celui-ci — mais sur le flanc méditerranéen. Voyons d'abord ce qu'il en est de cette activité.

Dans le texte du *Scorialensis*, apparaissent, en effet, des parentés textuelles avec la famille à laquelle appartient le *Parisinus graecus* 2179¹⁰³

100. Sur ce point, voir, par exemple : CAVALLIO, 1982, *passim*.

101. Voir ci-dessous, p. 302.

102. Sur ce manuscrit, voir : A. REVILLA, *Catálogo de los codices griegos de la Biblioteca de El Escorial*, t. 1, Madrid, 1936, p. 150-159 ; CAVALLIO, 1980, p. 170, 172, 187. Sur ce manuscrit, voir, en outre, ci-dessus, p. 278-279, 280, 293-294.

103. Sur ce point, voir : WELLMANN, vol. 2, p. XI-XII ; BONNER, p. 166 et, pour le traité des *Alexipharmaka* attribué à Dioscoride : TOWWAIDE, 1981, vol. 2, p. 345-347.

et d'autres avec la famille du Dioscoride dit de New-York, le *Neo-Eboracensis*, *Bibliothecae Pierpont Morgan M 652*, du X^e siècle, que nous avons déjà rencontré¹⁰⁴.

Une fois encore, sans doute, il convient de distinguer, dans ces parentés textuelles, des strates différentes et probablement successives d'intégration, dans un état de texte antérieur, de leçons par lesquelles les deux familles en question divergeaient par rapport à cet état de texte antérieur.

Dans ce cas, il faudrait voir, dans un premier temps, une influence du manuscrit que nous avons supposé être le modèle — ou l'ancêtre — du *Parisinus graecus 2179*, qui, nous le rappelons, provenait sans doute du Proche-Orient¹⁰⁵. Dès lors, ce manuscrit pourrait aussi être, d'une façon ou d'une autre, à l'origine de l'introduction dans l'état de texte antérieur du *Scorialensis* de leçons appartenant à la famille du *Parisinus*.

Ce que sachant, on appréciera mieux les attitudes respectives des deux régions d'Italie ayant reçu le texte de cet éventuel manuscrit d'origine syro-palestinienne, si, du moins, nos localisations sont exactes, avec, d'une part, la région adriatique, qui a répété, sans plus, le texte reçu, donnant ainsi naissance au *Parisinus graecus 2179*, et, d'autre part, la région tyrrhénienne, qui a amalgamé ce nouveau texte à un texte antérieur, fusionnant donc les divers matériaux en présence pour en faire un tout nouveau et original.

Pour les emprunts à la famille du *Neo-Eboracensis*, les choses sont plus claires, car nous arrivons sur la terre ferme de manuscrits conservés, pouvant ainsi procéder à des comparaisons plus précises.

Les leçons que le *Scorialensis* a en commun avec ce dernier manuscrit sont, en effet, les variantes que la famille du *Neo-Eboracensis* — soit une famille de la recension alphabétique du texte — présente par rapport à celle dont descend le *Parisinus graecus 2179* — soit une famille de la version non alphabétique du *Traité de matière médicale*¹⁰⁶. Or, ces variantes, au lieu de s'être substituées aux leçons équivalentes du *Scorialensis*, sont juxtaposées à celles-ci¹⁰⁷. Soit des leçons doubles, constituées de la juxtaposition des variantes présentées pour les mêmes mots dans deux états du texte. Sans doute s'agit-il là de l'intégration dans le texte du *Scorialensis* de variantes empruntées à un autre manuscrit et même, dans le cas présent, à une autre recension du texte de Dioscoride, variantes probablement écrites, dans

104. Sur ce point, voir : WELLMANN, vol. 2, p. XII et, pour le traité des *Alexipharmaka* attribué à Dioscoride : TOUWAIDE, 1981, vol. 2, p. 343-345. Sur ce manuscrit, voir note 88.

105. Sur ce point, voir ci-dessus, p. 290-295.

106. Sur les familles de manuscrit du *Traité de matière médicale*, voir : TOUWAIDE, 1983, p. 17-18. Pour des exemples empruntés au traité des *Alexipharmaka* attribué à Dioscoride, voir : TOUWAIDE, 1981, vol. 2, p. 343-344.

107. Constatation déjà faite par WELLMANN, vol. 2, p. XII et BONNER, p. 166. Pour des exemples empruntés au traité des *Alexipharmaka* du Pseudo-Dioscoride, voir : TOUWAIDE, 1981, vol. 2, p. 346.

le modèle du *Scorialensis* ou dans un ancêtre de celui-ci, dans les marges et ensuite intégrées dans le texte même du manuscrit, constituant ainsi ces leçons doubles.

Or, deux éléments permettent de considérer que le travail de confrontation des deux versions du texte de Dioscoride qu'implique le texte du *Scorialensis*, est d'origine constantinopolitaine : d'une part, en effet, le *Scorialensis* partage, pour le traité sur les poisons du Pseudo-Dioscoride au moins¹⁰⁸, l'état de texte résultant de cette contamination avec le *Vaticanus graecus* 284¹⁰⁹, manuscrit dont l'origine constantinopolitaine ne fait aucun doute¹¹⁰. D'autre part, un des textes entrant en jeu dans ce travail — celui du *Neo-Eboracensis* — est très certainement constantinopolitain, lui aussi¹¹¹. Il est dès lors certain que le texte mêlant les deux versions du texte de Dioscoride est originaire de la capitale de l'empire¹¹². Et sans doute ce travail de contamination est-il antérieur au IX^e siècle, car il se trouve affecté de fautes de majuscules¹¹³, ce qui indique, comme on le sait, un état antérieur à l'usage de la minuscule, soit les débuts du IX^e siècle¹¹⁴.

Dès lors, l'entrée de ces leçons dans le *Scorialensis*, certainement italien, répétons-le, dut se faire par l'intermédiaire d'un nouvel apport constantinopolitain vers l'Italie, apport constitué par un manuscrit dont le texte —

108. Sur ce point, voir : TOUWAIDE, 1981, vol. 2, p. 341-354. Il est à noter que ce fait n'était apparu à aucun des auteurs antérieurs, chose qui sera partiellement compréhensible, car ceux-ci ne s'étaient pas penchés — et ils n'avaient pas à le faire — sur le traité des *Alexipharmaka* du Pseudo-Dioscoride. Toutefois, il faut souligner le fait que le *Vaticanus* dont question ci-dessous, réputé contenir surtout le traité *De simplicium medicamentorum temperamentis et facultatibus* de Galien (sur ce point, voir ci-dessous, note 109, le catalogue de la Vaticane), présente plus, comme nous l'avons établi (voir : TOUWAIDE, 1985, p. 17-18), le texte de Dioscoride que celui de Galien. Dès lors, ce manuscrit aurait pu être pris en considération par M. Wellmann. Mais, quoi qu'il en soit de cette question, il est à remarquer que, dans une prochaine édition de Dioscoride, s'il y en a jamais une, car l'entreprise est de taille vu le grand nombre de manuscrits (sur ce point, voir ci-dessus, la note 5) et l'importance déjà significative du texte (plus de 120.000 mots), il faudra sans doute tenir compte de ce *Vaticanus*, non seulement parce qu'il appartient aux plus anciens manuscrits du texte de Dioscoride, mais aussi, voire surtout, parce que l'histoire du texte, dont nous voyons ici quelques éléments, semble en faire un témoin privilégié d'un état de texte antique, disparu, sans doute évincé par une édition ancienne, officielle (sur ce point, voir ci-dessus, p. 279).
109. Sur ce manuscrit, voir : G. MERCATI ET P. FRANCHI DE CAVALIERI, *Codices Vaticani Graeci*, I, Rome, 1923, p. 393-394 et TOUWAIDE, 1985, avec la bibliographie antérieure.
110. Le fait avait déjà été démontré par J. IRIGOIN, *Pour une étude des centres de copie byzantins, II. Quelques groupes de manuscrits*, dans *Scriptorium*, 13, 1959, Bruxelles, p. 190-195. Des précisions supplémentaires sont apportées par TOUWAIDE, 1985, p. 17-19, avec, surtout, la note 21 (p. 18), 53-56.
111. Sur ce fait, considéré comme probable jusqu'à il n'y a guère, voir une synthèse dans TOUWAIDE, 1985, p. 53 et note 78. Dans ce même article, cette origine est clairement démontrée, notamment par l'histoire du manuscrit.
112. Sur ce point, voir : TOUWAIDE, 1981, vol. 2, p. 341-354.
113. Sur ce point, voir, pour le traité des *Alexipharmaka* attribué à Dioscoride : TOUWAIDE, 1981, vol. 2, p. 342.
114. Sur ce point, voir, par exemple : N.G. WILSON, *Scholars of Byzantium*, Londres, 1983, p. 65-68.

ou, du moins, des variantes — fut introduit ensuite dans celui, plusieurs fois déjà retravaillé, dont descend le *Scorialensis*.

Il reste la question de la localisation de ce travail à étapes successives qu'atteste le manuscrit de l'Escorial ou au moins, des dernières étapes, si pas de la dernière, de ce travail. Une localisation peut éventuellement se faire à travers l'écriture du *Scorialensis* R III 3 lui-même, du type dit de Nil¹¹⁵, du nom du fondateur de l'abbaye de Grottaferrata, qui vécut durant le X^e siècle¹¹⁶. D'où une localisation possible du *Scorialensis* dans la zone de rayonnement du *scriptorium* nilien, soit l'axe Calabre-Grottaferrata. Et, vu la production déjà significative de ce *scriptorium*¹¹⁷, il pourrait ne pas être impossible de lui attribuer aussi le travail de collation soupçonné ici, avec ses divers niveaux.

Cette localisation de l'étude du texte de Dioscoride sur le flanc tyrrhénien de l'Italie se confirme d'ailleurs par le manuscrit latin 337 de la bibliothèque de Munich, que nous analysons ci-dessous. Avant d'y venir, remarquons toutefois, dans le *Scorialensis*, une exceptionnelle continuité, puisque, à travers les diverses strates que nous avons cru pouvoir distinguer dans son texte, il se retrouve tous les états du texte de Dioscoride attestés en Italie. Par ailleurs, il convient de souligner aussi, dans les derniers siècles de cette continuité, le renversement du centre de gravité, passant probablement de Ravenne vers la partie tyrrhénienne de l'Italie, dont le dynamisme contraste singulièrement avec l'inertie que nous avons cru pouvoir constater dans l'autre partie de la péninsule. Toutefois, il convient de ne pas se laisser abuser par ce dynamisme : il donne lieu, en effet, aux derniers signes de l'activité purement hellénique en Italie, avant la montée irrésistible de l'activité latine. De plus, cette activité semble avoir, au moins dans sa phase finale, celle que nous analysons ici, un aspect plus littéraire que pratique, ne semblant pas justifiée par un usage clinique du texte. Attitude déjà d'archéologue, qui fait preuve d'une dissociation entre l'activité d'étude du texte et la vie réelle.

Or, précisément, c'est le contraire qui se passe, semble-t-il, avec le *Monacensis*, du X^e siècle¹¹⁸, qui transmet le texte de la traduction latine de

115. Sur ce point, voir CAVALLO, 1980, p. 170 et 172.

116. Sur cette écriture, voir une synthèse dans : E. FOLLIERI, *La minuscola libraria dei secoli IX^e X^e*, dans *La paléographie*, p. 149-150, avec une bibliographie. Sur Nil de Rossano, voir, en dernier lieu : *Atti del Congresso internazionale su S. Nilo di Rossano (Rossano — S. Demetrio Corone, 28 settembre — 1 ottobre 1986)*, Rossano-Grottaferrata, 1989.

117. Sur ce point, voir ci-dessous, note 118. Sur le fait que des manuscrits passèrent de Constantinople à la région, voir un exemple, plus tardif il est vrai, dans : P. CANART, *Cinq manuscrits transférés directement du monastère de Studios à celui de Grottaferrata ?*, dans *Bisanzio e l'Italia — Raccolta di studi in memoria di Agostino Pertusi*, Milan, 1982, p. 19-28, qui, contrairement à ce que laisse penser le titre interrogatif, expose un cas de transfert de la capitale vers l'Italie.

118. Sur ce manuscrit, voir, en dernier lieu : RIDDLE, 1980, p. 22, avec la bibliographie antérieure (qui figure aussi aux p. 21-22). Il faut toutefois noter que, jusqu'à présent, le manuscrit n'a pas encore été étudié comme il le conviendrait.

Dioscoride réputée avoir été faite au VI^e siècle de notre ère, traduction que nous avons évoquée ci-dessus et à laquelle Cassiodore fit peut-être allusion, comme nous l'avons signalé¹¹⁹.

L'origine de ce manuscrit est exempte de tout problème : son écriture, dont le type bénéventain a été reconnu de longue date¹²⁰, en fait, sans hésitation possible, une production cassino-salernitaine¹²¹.

Or, dans ce *codex*, quatre éléments à tout le moins insolites frappent l'attention, trahissant une nouvelle activité : premièrement, des lettres grecques sont mélangées à l'alphabet latin et le système de numérotation des paragraphes est de type grec ; deuxièmement, dans l'écriture des nombres composés, le *II*, constitué, dans le système de numération grecque, d'un *iota* suivi d'un *alpha*, est écrit à l'envers dans la plupart des cas ; troisièmement, des modifications morphologiques sont introduites dans certains noms de plantes, modifications caractérisées par l'addition d'un *i* à l'initiale des mots débutant par deux consonnes consécutives ; quatrièmement, l'illustration est marquée de façon très régulière par la présence de représentations de personnages, d'animaux et d'éléments de paysage destinés à constituer une petite scène¹²².

Pour ce qui est du premier élément — lettres et chiffres grecs — il trahit sans aucun doute une influence grecque, voire la copie du manuscrit par un scripteur hellénophone, ce qui ne saurait guère nous étonner dans l'Italie du Sud.

Quant au deuxième élément — les nombres *II* dont les deux chiffres sont inversés — peut-être rappelle-t-il l'écriture arabe, de droite à gauche, quoique, dans celle-ci, les nombres s'écrivent dans l'autre sens, de gauche à droite. Et le fait que seuls les *II* soient inversés suggère que le scripteur, passant des nombres simples aux composés, se soit éventuellement laissé entraîner par l'automatisme de la graphie arabe puis, s'apercevant de son erreur dès le *I2*, ait restitué spontanément l'ordre des deux chiffres. Erreur qui pourrait peut-être trahir donc un automatisme scriptural arabe.

En ce qui concerne les modifications morphologiques — l'addition d'un *i* — à l'initiale de mots commençant par deux consonnes — troisième élément, elles s'expliquent bien par la phonétique arabe, dans laquelle il n'est pas, en principe, de mot qui ne commence par deux consonnes consécutives. Pour preuve, s'il en fallait, le nom du traducteur en arabe du

119. Sur ce point, voir ci-dessus, p. 280-282 et notes 23 à 29.

120. Sur ce point, voir : E.A. LOEW, *The Beneventan Script — A History of the South Italy Minuscule*, Oxford, 1914, p. 19.

121. Pour une telle attribution, voir : A. BECCARIA, *I codici di medicina del periodo presalernitano (secoli IX, X e XI)*, Rome, 1956, p. 222-223.

122. L'analyse de ces éléments demanderait un développement plus long que ce que nous pouvons en donner ici. Nous présentons dès lors un résumé du dossier, que nous sommes occupé à constituer, en vue d'une publication séparée.

traité de Dioscoride, le grec *Stefanos*, devenu en arabe *Istafan*. D'où l'addition à l'initiale de ce *iota*, en arabe *aliph hamza*, destinée à éviter cette initiale à deux consonnes consécutives, incompatible avec la phonétique arabe.

Jusqu'ici donc tous ces éléments permettraient de voir dans le scripteur du *Monacensis* un personnage appartenant au milieu tri-culturel latin, grec et arabe que dut être l'Italie du Sud. Et il s'agit sans doute bien du scripteur du manuscrit, directement, et non de celui du modèle ou d'un des ancêtres du *Monacensis*, celui de ce dernier manuscrit se contentant donc de reprendre des particularités causées par l'un de ses prédécesseurs, car il y a, en effet, de fortes chances pour que de telles particularités, lettres grecques, inversion des chiffres formant le nombre *II* et modifications morphologiques causées par la phonétique arabe, auraient été éliminées au fil des copies, par le phénomène de normalisation que subissent, en général, les textes lors de leur reproduction.

Reste la question des illustrations, quatrième élément. Personnages, animaux et éléments de paysage. Or, précisément, un de ces trois éléments — personnages — se retrouve dans le *Parisinus graecus* 2179, et avec de mêmes fonctions : décorative — mais celle-ci est sans doute secondaire — et didactique, comme nous l'avons déjà remarqué¹²³.

Quant aux animaux et paysages, ils se retrouvent — et largement — dans les manuscrits arabes de Dioscoride, semblant même en être une caractéristique.

Or, précisément, à cette époque, le texte arabe de Dioscoride, né, comme nous l'avons vu¹²⁴, à Bagdad, était déjà diffusé dans la Méditerranée, notamment en Espagne, comme le prouve l'épisode déjà évoqué d'Abd el-Rahman, à Cordoue¹²⁵ : en effet, dans le récit qui en est fait, il est explicitement dit que le texte d'Istafan et Hunayn était déjà parvenu à la cour cordouane. Et, s'il y avait encore quelque doute, les manuscrits arabes sont là qui le prouvent, avec le *Parisinus ara.* 2850, par exemple, copié en Espagne¹²⁶.

On serait donc tenté de voir dans l'illustration du *Monacensis* un double jeu d'influences : d'une part, un rapport avec des manuscrits grecs et, d'autre part, un rapport avec les manuscrits arabes. Ce qui permettrait de conclure à une certaine originalité du miniaturiste du *Monacensis*, ou de l'un de ses proches ancêtres, qui a fondu en un même ensemble les différentes influences iconologiques exercées sur l'Italie du Sud.

123. Sur ce point, voir ci-dessus, p. 295.

124. Voir ci-dessus, p. 276, avec les notes 7 et 8.

125. Sur ce point, voir ci-dessus, p. 276 et note 11.

126. Sur ce manuscrit, voir : W. DE SLANE, *Catalogue des manuscrits arabes*, Paris, 1883-1895, p. 513-514.

En fait, l'originalité est encore plus profonde : c'est que, en effet, le texte de la traduction latine du Dioscoride passe pour n'avoir pas été illustré, aucun de ses autres manuscrits n'ayant de représentations d'aucune sorte¹²⁷. Dès lors, l'illustration du *Monacensis* est une création propre à ce manuscrit même ou à l'un de ses proches ancêtres. Et, pour créer cette illustration, le miniaturiste aurait transféré au texte latin qu'il reproduisait, une illustration qu'il aurait vue ailleurs, dans des manuscrits grecs et arabes, sans doute. Mais, ce faisant, il n'a pas pu s'empêcher de révéler aussi ses origines picturales, puisqu'il a donné à sa production une touche typiquement lombarde, qui était sans doute celle de son milieu visuel ambiant ou de sa formation picturale propre.

Et précisément, alors que le copiste du *Parisinus graecus* 2179 répétait sans doute fidèlement le modèle qu'il avait sous les yeux¹²⁸ ; alors que celui de la dernière strate du *Scorialensis* faisait un travail d'archéologie textuelle¹²⁹, celui du *Monacensis*, hellénophone ou latin probablement grécisé et aussi arabisé, faisait œuvre originale, trahissant ainsi une reprise de l'initiative culturelle en Italie du Sud, et ce notamment par suite des diverses influences subies et, en conséquence, par la prise de conscience de l'originalité de la région.

Il est à relever que cette initiative culturelle a définitivement changé de rive, à tous les sens du terme, ne se situant plus sur le flanc Adriatique de l'Italie, mais sur le flanc occidental, et passant du monde grec au latin, même si celui-ci est encore grécisé. Constatation à double valcur : d'une part, elle prouve que le relais est pris par le monde latin italien ; mais, d'autre part, elle indiquerait aussi que le monde grec italien n'a plus le dynamisme des siècles antérieurs. La suite de l'histoire va d'ailleurs confirmer ce double mouvement.

Le dernier exemplaire de Dioscoride sûrement italien qui nous intéressera ici est le *Marcianus graecus* 273¹³⁰. Ce *codex* sur parchemin est un palimpseste ; mais l'écriture qui nous intéresse est la récente, remontant sans doute au XIII^e siècle et présentant un large fragment du texte du *Traité de matière médicale*¹³¹. La graphie du manuscrit est typique de celle de la terre d'Otrante¹³², dont la production commence à être bien connue actuellement, ne permettant pas — ou très peu — de doute¹³³.

127. Voir : RIDDLE, 1980, p. 21.

128. Sur ce point, voir ci-dessus, p. 296.

129. Sur ce point, voir ci-dessus, p. 298.

130. Sur ce manuscrit, voir principalement : M. FORMENTIN, *I codici greci di medicina nelle tre Venezie* (= *Università di Padova, Studi bizantini e neogreci*, 10), Padoue, 1978, p. 12 et 78 (avec, à la pl. 4, la reproduction d'un feuillet du manuscrit) ; E. MIONI, *Codices graeci manuscripti Bibliothecae Divi Marci Venetiarum* (= *Ministero per i beni culturali e ambientali, Indici e cataloghi, Nuova serie*, 6, vol. 1 : *Thesaurus antiquus, codices 1-299*), Rome, 1981, p. 396-398.

131. Voir : WELLMANN, vol. 2, p. VIII.

132. Sur ce point, voir : CANART, p. 153 ; CAVALLO, 1982, p. 605 (avec la pl. 541 qui donne une

Comme nous l'avons signalé, ce manuscrit est la copie du *Parisinus graecus* 2179 précédemment étudié, n'ayant repris de son modèle que le texte, sans donc les figures¹³⁴. À ce fait, qui indiquerait déjà en soi sinon un déclin de l'intérêt, du moins une impossibilité de disposer des moyens techniques et économiques nécessaires pour produire de beaux manuscrits, s'ajoute le fait même que le texte est copié sur un matériau de remploi, toutes choses qui semblent trahir un changement : fléchissement de l'intérêt ? Fin de la prospérité dans la région, si du moins il y en eut jamais pour cette région ? Transfert des centres d'activité vers d'autres zones ? Sans doute tout à la fois, mais certainement aussi l'affirmation sans cesse plus nette de Salerne et de son école, qui avait pris définitivement son envol. Mais, alors, pourquoi ce manuscrit ? Et ce d'autant plus que, comme nous l'avons dit, il fut sans doute copié dans des conditions matérielles difficiles. Une circonstance externe joua peut-être, celle d'un réveil ethnique grec, le dernier en Italie, en terre d'Otrante¹³⁵. Car, la grécité, qui avait bénéficié d'une réelle renaissance en Sicile avec les Normands et les Souabes, s'était perdue par la même occasion, se diluant dans la culture européenne, pour être ensuite systématiquement liquidée par les Anjous et les Aragons¹³⁶. Et la grécité de ne plus survivre que dans la terre d'Otrante, jusqu'en 1480. D'où, sans doute, ce dernier manuscrit de Dioscoride, appartenant à ce dernier sursaut national.

Il reste un point à clarifier : nous venons de dire que la Sicile fut, en quelque sorte, le lieu d'une renaissance grecque¹³⁷. Or, à notre connaissance, il n'en est pas resté de trace dans l'histoire du texte grec de Dioscoride.

Cela peut s'expliquer par le fait que le texte de Dioscoride était un texte à vocation pratique, comme l'avait voulu son auteur et comme nous l'avons déjà souligné¹³⁸. Or, la culture grecque sicilienne fut sans doute une

reproduction en couleur de l'écriture, du type baroque otrantais, avec, notamment les noyaux des lettres remplis de vermillon). Sur cette écriture, voir : A. JACOB, *Les écritures de Terre d'Otrante*, dans *La paléographie*, p. 269-281, qui définit, aux p. 275-276, le « canon » de cette écriture baroque otrantaise dont question ici.

133. Pour une synthèse sur la production otrantaise, avec la bibliographie jusqu'en 1990, voir : CAVALLO, 1990/2, *passim*, avec, surtout, la note 92, p. 227-228, pour la bibliographie.

134. Voir : WELLMANN, vol. 2, p. VIII. Le même auteur signale, au même endroit, que le *Laurentianus* 74, 17 constituerait une partie du *Marcianus* 273. L'affirmation a été réfutée par FORMENTIN, p. 78, quoique le *Laurentianus* en question soit bien otrantais (sur ce point, voir : IERACI-BIO, p. 165 et note 12). Il conviendrait donc d'ajouter ce manuscrit à notre étude, ce que nous ne ferons toutefois pas, car il ne change rien, substantiellement, à notre analyse. Il convient cependant de remarquer que, si l'on nie au *Laurentianus* son appartenance au *Marcianus*, il faudrait, en conséquence, définir clairement sa position dans le *stemma codicum*, ce que Wellmann ne faisait pas. Explicitement du moins, car il avait peut-être établi que ce manuscrit descend lui aussi du *Parisinus* 2179.

135. Sur ce point, voir : CAVALLO, 1990/2, *passim*.

136. Sur ce point, voir, par exemple : CANARI, p. 158-159 ; CAVALLO, 1982, p. 543-602.

137. Voir : CAVALLO, 1982, p. 554.

138. Sur ce point, voir ci-dessus, p. 282 et note 32.

activité plus essentiellement intellectuelle¹³⁹. Pour preuve, parmi les traités médicaux qui y furent copiés, ceux qui concernèrent la thérapeutique, furent les traités de Galien¹⁴⁰, qui permettaient d'étudier les fondements spéculatifs de la thérapeutique¹⁴¹, mais pas d'en assurer l'application quotidienne dans la clinique, chose qui doit sinon nécessairement, du moins de préférence, se faire dans la langue courante, celle du patient, celle de la thérapeutique de terrain, pas nécessairement faite dans les livres. Ou, du moins, certainement pas dans des livres en langues étrangères.

Cette nécessité d'avoir un manuel de thérapeutique rédigé dans une langue majoritaire et facilement utilisable est confirmée par ailleurs : dans le domaine latin, et de nouveau à Salerne, semble-t-il.

En effet, la traduction latine du *Traité de matière médicale* de Dioscoride, que nous avons rencontrée plusieurs fois jusqu'ici¹⁴², fut alors réélaborée, avec une mise par ordre alphabétique de ces chapitres, de façon à former un guide alphabétique de thérapeutique¹⁴³. Qu'est-ce là, si ce n'est la volonté de rendre le texte plus facilement manipulable, permettant de trouver instantanément, ou quasi, la plante recherchée. Ce qui trahit donc clairement le besoin qui se faisait sans doute sentir de disposer d'un manuel utilisable facilement dans la pratique médicale quotidienne.

Or, l'auteur de cette réélaboration de la traduction de Dioscoride serait Constantin l'Africain lui-même¹⁴⁴. Ce qui prouve, une fois de plus, que l'initiative n'appartenait désormais plus à la culture grecque d'Italie, même si elle était encore favorisée à l'époque, mais à la nouvelle culture qui était entrain de se former, latine, mais fusionnant les apports arabes et grecs.

Et ainsi, à partir des matériaux recueillis et grâce, surtout, à une nouvelle initiative, l'Europe put se donner un savoir pharmacologique propre, avec les manuels et antidotaires de Salerne, ceux des Nicolaus Salernitanus, Mattacus Platearius et autres, qui, d'une façon ou d'une autre, exploitèrent le fonds commun constitué notamment par le *Traité de matière médicale* de Dioscoride, dont les textes grec et même latin purent ainsi être abandonnés, connaissant dès lors une éclipse de quelques siècles, avant un retour à la Renaissance, mais non sans une lutte acharnée contre l'*Historia Naturalis* de Pline.

139. Dans ce sens, voir, par exemple : CANART, p. 155, qui parle de la « ferveur philosophique et littéraire » de la cour frédéricienne.

140. Voir le relevé des traités de Galien copiés en Italie du Sud établi par IERACI BIO, p. 168-85.

141. Sur le fait que les traités de thérapeutique de Galien sont plus théoriques que réellement pratiques, même si, dans l'ensemble de la production galénique, ils sont moins spéculatifs que d'autres ouvrages, voir : A. TOUWAIDE, *Le strategie terapeutiche : i farmaci*, dans *Storia del pensiero medico occidentale*, A cura di M.D. GRMEK, vol. I : *Antichità e Medio Evo*, Rome et Bari, 1993, p. 363-370.

142. Sur cette traduction, voir ci-dessus, p. 280-282, avec les notes 23-30.

143. Sur ce point, voir : RIDDLE, 1980, p. 23-27, avec les manuscrits et la bibliographie antérieure.

144. Sur ce point, voir : IDEM, *Ibidem*, p. 24. Sur Constantin l'Africain, sur lequel il n'y a pas lieu de s'étendre ici, voir, en dernier lieu, la synthèse de JACQUART-MICHEAU, p. 96-107.

À travers les vicissitudes dont nous avons tenté de suivre le fil parfois entrelacé, il y eut donc bel et bien continuité de l'étude de Dioscoride en Italie, depuis la fin de l'empire romain jusqu'à l'École de Salerne, non sans difficultés dans certains cas et non sans des apports externes dans d'autres cas, apports qui ont rétabli artificiellement le fil parfois tenu au point d'être presque rompu. Et, dès lors, plus que de continuité, sans doute conviendrait-il de parler de continuité sans cesse rompue, mais toujours rétablie.

Mais l'essentiel n'était-il pas, en définitive, que la continuité fut sauvée, quelle qu'en fut la manière ?

Alain TOUWAIDE
Via Aristotele, 16
I - 20128 MILANO

BIBLIOGRAPHIE

- ANICHINI, M., 1956, *Il Dioscoride di Napoli*, dans *Rendiconti della Classe di Scienze morali, storiche e filologiche dell'Accademia nazionale dei Lincei*, ser. 8, vol. 11, Rome, p. 77-104.
- BONNER, C., 1922, *A Papyrus of Dioscorides in the University of Michigan Collection*, dans *Transactions and Proceedings of the American Philological Association*, 53, Cleveland, p. 142-168.
- Byzance. L'art byzantin dans les collections publiques françaises*. Musée du Louvre, 3 novembre 1992 - 1^{er} février 1993. Paris, 1992.
- CANARI, P., 1978, *Le livre grec en Italie méridionale sous les règnes Normand et Souabe : aspects matériels et sociaux*, dans *Scrittura e Civiltà*, 2, Turin, p. 103-162 (repris en traduction italienne dans : *Libri e lettori*, p. 103-153).
- CAVALLO, G., 1977, *La produzione di manoscritti greci in occidente tra età tardoantica e alto medioevo, Note ed ipotesi*, dans *Scrittura e Civiltà*, 1, Turin, p. 111-131.
- CAVALLO, G., 1977, *Funzione e strutture della maiuscola greca tra i secoli VIII-IX*, dans *La paléographie*, p. 95-137.
- CAVALLO, G., 1980, *La trasmissione scritta della cultura greca antica in Calabria e in Sicilia tra i secoli X-XV - Consistenza, tipologia, fruizione*, dans *Scrittura e Civiltà*, 4, Turin, p. 157-245.
- CAVALLO, G., 1982, *La cultura italo-greca nella produzione libraria*, dans *I Bizantini in Italia (Antica Madre)*, Milan, p. 495-612.
- CAVALLO, G., 1990, *La circolazione della cultura tra Oriente e Occidente*, dans *Splendori di Bisanzio*, Milan, p. 39-54.
- CAVALLO, G., 1990, *Libri greci e resistenza etnica in terra d'Otranto*, dans *Libri e lettori*, p. 155-178 (pour le texte), et 223-228 (pour les notes).
- CHRISTODOULOU, G.A., 1986, *O Athônikos kôd. Meg. Lavras O 75 tou Dioskoridê. Palaïographikê epikosmêsê*, dans *Summikta kritika*, Athènes.
- COTURRI, E., *Libri e cultura dei medici medioevali fino alla rinascita carolina*, dans *I testi di medicina*, p. 377-382.

- DIOSCURIDES NEAPOLITANUS. *Biblioteca Nazionale di Napoli, codex ex vindobonensis graecus I. Commentarium*. A cura di C. BERTELLI, S. LILLA, G. OROFINO, Rome (= *Codices selecti phototypice impressi*, LXXXVIII*), 1992.
- GRABAR, A., 1972, *Les manuscrits grecs enluminés de provenance italienne (IX^e-X^e siècles)* (*Bibliothèque des Cahiers archéologiques*, 8), Paris.
- IERACI-BIO, A.M., 1989, *La trasmissione della letteratura medica greca nell'Italia meridionale fra X e XV secolo*, dans *Contributi alla cultura greca nell'Italia meridionale*, I, sous la dir. de A. GARZYA (*Hellenica et Byzantina Neapolitana*, 13), Naples, p. 183-257.
- I testi di medicina latini antichi – Problemi filologici e storici. Atti del I Convegno internazionale*, Macerata – S. Severino M., 26-28 aprile 1984, sous la dir. de I. MAZZINI et F. FUSCO (*Università di Macerata, Pubblicazioni della Facoltà di Lettere e Filosofia*, 28), Rome, 1985.
- JACOUART, D. et MICHEAU, F., 1990, *La médecine arabe et l'occident médiéval*, Paris.
- KÜHN, K.G., 1821-1833, *Claudii Galeni Opera Omnia*, 20 vol. (*Medicorum graecorum opera quae exstant*), Leipzig (réimpression : Hildesheim, 1964-65).
- La paléographie = La paléographie grecque et byzantine* – Paris, 21-25 octobre 1974 (*Colloques internationaux du Centre national de la recherche scientifique*, 559), Paris, 1977.
- Libri e lettori = Libri e lettori nel mondo bizantino – Guida storica e critica*, sous la dir. de G. CAVALLO, Bari, 1990.
- MARGANNE, M.H., 1991, *Inventaire analytique des papyrus grecs de médecine (Centre de recherches d'histoire et de philologie de la IV^e section de l'École pratique des Hautes Études, III, Hautes études du monde gréco-romain, 12)*, Genève.
- OMONT, H., 1886-1898, *Inventaire sommaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque Nationale et des autres bibliothèques de Paris et les Départements*, 4 vol., Paris.
- Repertorium = GAMILLSCHG, E. et HARLFINGER, D., 1981 et 1989, Repertorium der griechischen Kopisten 800-1600 (Österreichische Akademie der Wissenschaften, Veröffentlichungen der Kommission für Byzantinistik, 3)*, Vienne, 2 vol. parus.
- RIDDLE, J.M., 1980, *Dioscorides*, dans CRANZ, F.O. et KRISTELLER, P.O., *Catalogus translationum et commentariorum*, 4), Washington.
- RIDDLE, J.M., 1981, *Pseudo-Dioscorides' Ex herbis feminis and Early Medieval Medical Botany*, dans *Journal of the History of Biology*, 14, Dordrecht et Boston, p. 43-81.
- RIDDLE, J.M., 1985, *Dioscorides on Pharmacy and Medicine*, Austin.
- SADEK, M.M., 1983, *The Arabic Materia Medica of Dioscorides*, Québec.
- TOUWAIDE, A., 1981, *Les deux traités de toxicologie attribués à Dioscoride – La tradition manuscrite grecque. Édition critique du texte grec et traduction*, 5 vol., Louvain-la-Neuve (thèse dactylographiée).
- TOUWAIDE, A., 1983, *L'authenticité et l'origine des deux traités de toxicologie attribués à Dioscoride: I. Historique de la question. II. Apport de l'histoire du texte grec*, dans *Janus*, 80, Leyde, p. 1-53.
- TOUWAIDE, A., 1985, *Un recueil de pharmacologie du XIV^e siècle illustré au X^e siècle: le Vaticanus graecus 284*, dans *Scriptorium*, 39, Bruxelles, p. 13-56.
- Pedanii Dioscuridis Anazarbei, 1906-1914, *De materia medica libri quinque*, M. WEILMANN (éd.), 3 vol., Berlin, 1906-1914 (réimpression : Berlin, 1958).